

## La revue catholique des idées et des faits

### SOMMAIRE

La descente de l'escalier  
M<sup>gr</sup> Ignace Seipel  
Rome victorieuse  
Simple esquisse de Saint Vincent de Paul  
L'épopée des pauvres  
Voyages et villégiatures

Comte Gonzague de Reynold  
D<sup>r</sup> Max Baron von Hussarek  
G.-K. Chesterton  
René Benjamin  
Maurice Dullaert  
Adolphe Hardy

Les idées et les faits : Chronique des idées : A propos de la deuxième semaine d'études de la J. O. C.,  
M<sup>gr</sup> J. Schyrgens. — Danemark. — Norvège. — Arménie. — Perse.

### La Semaine

♦ *Mort du plus grand bourreau de l'histoire, Dzerjinski, le chef de la Tcheka russe.*

M. Charles Saroléa estime qu'en 1923 le nombre de ses victimes s'élevait déjà à un million sept cent mille.

Et les générations futures s'arrêteront, stupéfaites, devant l'in vraisemblable spectacle d'une Europe laissant se développer l'horrible chancre du bolchevisme.

Une rapide et énergique intervention des puissances occidentales eut tué le bolchevisme dans l'œuf.

Les hommes d'Etat qui disposaient du sort du monde à une des heures les plus graves de l'histoire, et dont le traité de Versailles a consigné l'incapacité et l'aveuglement, n'ont voulu voir dans la Révolution russe que l'élimination d'une grande puissance dans la lutte mondiale des intérêts politiques et économiques.

Les victimes se sont multipliées, les ruines se sont accumulées, Moscou a menacé, et menace encore, la civilisation occidentale.

De n'avoir pas compris ce qui se passait en Russie, de n'être pas intervenu pour préserver l'Europe et le monde d'une nouvelle invasion de barbares — au nom sans doute de ce principe de non-intervention condamné déjà par Pie IX, quand on l'invoquait pour se refuser à soutenir le Pontife romain luttant contre l'envahisseur — coûte à l'Europe, sans compter les mouvements moscouitaires qui, partout, fomentent la guerre civile, une aggravation de la crise économique dans laquelle elle se débat. L'immense Russie, le grenier de l'Europe, livrée à l'anarchie, est fermée comme marché, et tarie comme source de richesses.

La Grande-Bretagne est surtout responsable de ce que le bolchévisme n'ait été vaincu ni par les Polonais victorieux, ni par Denikine, ni par Wrangel.

Et voilà que Moscou envoie de l'or aux grévistes anglais, et que deux millions de chômeurs épuisent petit à petit les réserves de l'Angleterre...

♦ *Grande bagarre entre les « cousins » anglo-saxons! Ne s'en étonneront que ceux qui croient — et nombre d'Anglais sont les premiers à verser dans cette erreur — que Britanniques et Yankees sont frères.*

Elle a quelque chose de lamentablement triste, cette lutte entre alliés d'hier au sujet de dettes contractées pour la défense de la Justice et du Droit — comme on disait alors!

Après s'être employé de son mieux à empêcher les Etats-Unis d'entrer en lice, Wilson dut bien, à son corps défendant, et forcé par les lourdes fautes prussiennes, prendre parti.

Certes, l'intervention américaine fut décisive pour les alliés, mais l'Amérique est bien récompensée de sa peine : elle regorge d'or.

Et grâce aux bénéfices de guerre, gagnés sur le dos de la vieille Europe, des milliers et des milliers de touristes américains envahissent notre vieux monde, pour constater de visu, notre sujétion et notre esclavage.

Cette semaine, en un seul jour, vingt transatlantiques ont quitté New-York.

Puissent les « maîtres de l'heure » s'en retourner là-bas avec la conviction que le veau d'or a beau être debout en 1926, il est des richesses spirituelles et des trésors d'art qui ne s'achètent, ni qui ne se vendent, et dont l'acquisition demande des siècles...

# La descente de l'escalier<sup>(1)</sup>

Chaque école crée à son image un type d'homme idéal. C'était pour le moyen âge, le chrétien, le chevalier. La chevalerie était un service, un ordre, et un ordre religieux, c'était une gendarmerie internationale. Son idéal était le guerrier mettant sa force au service de Dieu, de la justice, de la charité. Le chevalier devait posséder trois vertus : le courage, la fidélité, la chasteté. Il représentait donc bien l'homme, la personne humaine dominant ses passions, gouvernant ses sens : « âme guerrière, maîtresse du corps qu'elle conduit ; » — et cette parole de Bossuet définit admirablement la chevalerie. Alors, s'il était recommandé aux chevaliers d'être instruits, — on connaît les « chevaliers ès lois », — on ne faisait pas de la culture intellectuelle le caractère essentielle de la personnalité, la condition indispensable pour être admis dans l'élite. Les mœurs, la courtoisie passaient avant l'érudition, la science, la culture livresque. Le chevalier était plus que le *mens sana in corpore sano* : il était le *mens fervida in corpore lacertoso*. Il était le citoyen d'honneur du monde chrétien.

Quand la chevalerie fut entrée en décadence par l'abus du sport et la corruption des mœurs, quand elle cessa d'être religieuse pour devenir mondaine, et militaire pour être courtisane, la Renaissance lui substitua un autre type défini par la *virtù* à l'italienne. L'homme idéal, c'était une force libre à laquelle on pouvait impunément se fier, puisque la nature humaine est essentiellement bonne. Le type de la Renaissance, nous pouvons l'appeler l'aristocrate, en mettant dans cette épithète tout ce qu'elle peut contenir d'orgueil social et de sensualité esthétique. Le plus de connaissances possible, le plus de jouissances, le plus d'activité, voilà pour la Renaissance la condition même de la vie humaine s'exerçant dans sa plénitude. Mais c'est l'individu qui se développe ainsi, non la personne. L'homme de la Renaissance redescend du christianisme dans le paganisme. Si magnifique et séduisant qu'il soit, il est d'une valeur morale bien inférieure à celle du chevalier. Avec lui commence cette superstition du savoir, cet abus de l'intelligence et de la culture dont nous constaterons peu à peu les effets.

Le dix-septième siècle marque un redressement. Son idéal, c'est l'honnête homme. La nation est complexe. Il ne laisse pas d'y entrer une grande part du christianisme, mais un christianisme mondain et parfois dissimulé. Au fond, l'essence de l'honnêteté, c'est la politesse. L'honnête homme est l'aristocrate de la Renaissance qui s'est à peu près converti, mais qui n'a voulu abandonner, ni les dons du corps, ni la culture de l'esprit. On connaît les définitions célèbres de Bussy-Rabutin : « L'honnête homme est un

homme poli et qui sait vivre », et de La Rochefoucauld : « Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien. » Mais la Rochefoucauld était un mondain désabusé et sceptique, et Bussy un libertin. De fait, l'honnête homme est celui qui se laisse gouverner par sa raison.

La jour où la raison, devenue le rationalisme, divorcera avec la foi, nous redescendrons plus bas que l'homme de la Renaissance. et nous aurons le « philosophe » du dix-huitième siècle. Le « philosophe », c'est l'aristocrate de la Renaissance en train de tourner au démagogue. Le démagogue de l'intelligence. Il emploie, en effet, la raison pour détruire les doctrines et les autorités que le dix-septième siècle avait reconstruites et défendues avec l'aide efficace de cette même raison. Le « philosophe » reprend l'œuvre de la Renaissance, reprend ses idées, en premier lieu celle de la bonté originelle, et les pousse jusqu'à leurs extrêmes conséquences. Il les vulgarise surtout. Il fait passer l'individualisme à l'état de principe politique et social. Il ne lui suffisait pas que l'homme fût détaché du christianisme, il lui fallait encore qu'il le fût de tout ordre social : de là cette fausse conception de l'homme, sans père, sans mère, sans généalogie, comme feu Melchisédech ; de l'homme détaché de son milieu, de sa famille, de son groupe social, de sa patrie, de sa race ; de l'homme égal en nature, donc en droits, à n'importe quel autre homme. On dirait que le dix-huitième siècle a placé l'homme dans un mortier pour le réduire en poussière d'individus. Telle fut l'immense erreur psychologique dont nous ne cessons de pâtir aujourd'hui. Alors que l'humanité était compacte, on pouvait encore édifier sur elle, mais que peut-on bâtir de solide sur une poussière ?

Cependant, l'individu commençait de souffrir de son émancipation. La raison ne lui suffisait plus. Il se précipita dans la nature, et nous eûmes un cinquième type : l'homme sensible, c'est l'homme qui, fatigué de la société, de la civilisation, voudrait rétrograder, redevenir le bon sauvage, échapper à tout ce qui reste encore de conventions, de lois et de contraintes. Il démolit ouvertement et sans méthode ce que le « philosophe » avait méthodiquement sapé. Son cerveau déjà trop lourd et trop chargé de notions pèse dans sa tête. Il commence à douter de l'intelligence, il ne croit plus qu'au sentiment. Il passe, tantôt de l'illusion qui l'exalte, à la réalité qui le déprime, tantôt de l'espoir à la crainte, tantôt de la joie à la mélancolie. Cette sensibilité déjà malade dénonce l'irritation des nerfs. Celui qui en est atteint et qui s'y abandonne, est déjà menacé par le déséquilibre et l'hypocondrie.

Tout au commencement du dix-neuvième siècle, la maladie se déclare : c'est le « mal du siècle » des romantiques. Il a quelque chose de moins naïf, de plus profond et sou-

(1) Cet aperçu fait partie d'un ouvrage de synthèse que prépare M. de Reynold.

vent de plus noble que les effusions de l'homme sensible, mais ce type d'homme est bien plus dangeureusement contaminé. L'« enfant du siècle » a perdu en effet tout ce qui pour l'homme sensible et le « philosophe » était une raison de vivre : la confiance dans l'avenir, la foi au progrès, l'illusion, l'amour de l'humanité, l'optimisme, l'espérance, enfin. L'homme sensible était encore, plus ou moins, ou se croyait un altruiste. Mais l'« enfant du siècle » est un égoïste triste et déçu. Il se sent dégoûté par le siècle, étranger au milieu des hommes, en proie à mille chimères dont il sait bien, pour comble de malheur, que ce sont des chimères. Pourtant, il est mu par une âme ardente, dominatrice. Il a beau se croire désabusé, veilli avant l'âge : il est encore plein de jeunesse. Il rêve d'épopée, de gloire; l'exemple de Bonaparte le hante. L'Europe, la terre, est pour lui une prison trop étroite; l'Orient ni l'Amérique n'arrivent à lui donner l'espace, les aventures, l'oubli qu'il souhaite. Alors, il se révolte et, se drapant dans le manteau noir de la désespérance, il prend une attitude de Lucifer. Comme la société ne l'a pas compris, il se dresse contre elle. Il se réfugie dans le culte du moi insatiable. Et c'est René, et c'est Lara, et c'est Manfred.

Avec les héros de Byron et de Chateaubriand, le « mal du siècle », c'est-à-dire l'individualisme, après la période de sensibilité excessive en est à celle de l'exaltation, parfois de la frénésie. La génération qui va suivre, et dont un Obermann est déjà le prototype, sera celle de la dépression. Car cette génération, tout autant que l'autre, se sentira dévorée par l'imagination, l'ambition, l'orgueil, l'égoïsme; mais elle n'en possédera plus l'énergie, la foi en Dieu, en la nature ou en elle-même. Elle n'essayera plus de lutter corps à corps avec la vie ni de déclarer la guerre à la société. Elle se laissera écraser par la vie, mettre à l'écart par la société. Elle se consumera dans l'analyse du moi par le moi et tombera ainsi, peu à peu, dans l'impuissance.

« Je ne trouvais qu'aucun but ne valait la peine d'aucun effort », écrit Adolphe. Et, plus tard, il ajoute : « Je hais cette vanité qui s'occupe d'elle-même en racontant le mal qu'elle a fait, qui a la prétention de se faire plaindre et qui, planant indestructible au milieu des ruines, s'analyse au lieu de se repentir. » Benjamin Constant prononce ainsi la condamnation de tout l'individualisme intellectuel du dix-neuvième siècle. Cet individualisme n'est pas autre chose que la destruction de l'individu, après la destruction de la personne. Pour emprunter à M. Léon Daudet une distinction que saint Thomas aurait approuvée, après l'abolition du *soi*, c'est le *moi* qui se châtré lui-même. L'aboutissement final est l'impuissance d'aimer après l'impuissance d'agir, le déséquilibre total et le désespoir plus ou moins résigné. Alors il n'y a plus qu'une ressource : la débauche et les excitants.

Nous arrivons ainsi au dernier avatar, au type de l'intoxyqué, de l'inverti. Il s'annonce déjà dans Obermann qui abuse, il l'avoue lui-même, du vin et du thé. Mais cet abus-là fait sourire. Joseph Delorme et Musset auront déjà besoin d'excitants et de calmants plus forts; avec Baudelaire commencera la manie des stupéfiants. Qu'arrive-t-il en effet? A force « d'ensanglanter son mal et de gratter sa plaie », à force de s'analyser soi-même, on va de dédoublement en

dédoublement; on brise le dernier lien qui maintenait encore un peu d'unité dans l'individu. Il y a la personnalité qui souffre, travaille, agit parfois encore; il y a la personnalité qui observe. Il y a celui qui sent et celui qui analyse la sensation. Et plus l'intelligence est lucide, plus le jugement qu'elle porte est impitoyable. Mais, dans ce jeu anarchique de l'analyse, seul le cerveau et le sens sont occupés, et le cœur finit par s'atrophier. On ne demande plus à la vie que des jouissances intellectuelles et des jouissances sensuelles. Et les uns conduisent aux autres. C'est le règne de tous les paradis artificiels et de toutes les déviations. On les recherche, on s'en vante, on s'en inspire, on en tire un art et une philosophie. On se croit ainsi moderne et civilisé, mais l'on dégringole la dernière pente au bas de laquelle il n'y a plus que la brute.

Comte Gonzague DE REYNOLD,  
professeur à l'Université de Berne,  
membre suisse à la Commission de Coopération  
intellectuelle à la S. D. N.

## M<sup>gr</sup> Ignace Seipel

### à l'occasion de son cinquantième anniversaire

M<sup>gr</sup> Seipel s'est trouvé en face d'une tâche analogue à celle de son maître de naguère, Franz M. Schindler, lorsque celui-ci avait dû grouper et concentrer les masses catholiques pour faire opposition aux tendances libérales. Il lui fallait tout d'abord tirer le parti chrétien-social de l'état de stagnation politique et intellectuel, dans lequel ce parti s'était enlisé depuis la mort de Karl Lueger et à la suite des pertes qu'il avait éprouvées aux élections de 1911.

M<sup>gr</sup> Seipel y réussit relativement vite, car le noyau du parti était demeuré sain et avait moins besoin d'une réforme que d'une forte impulsion. L'ordre ayant été rétabli dans ses rangs, il fallut lui montrer le but à atteindre et l'œuvre à accomplir.

On peut faire de la politique à longue portée ou à courte vue. Dans l'ancienne Autriche, la première forme de politique était surtout l'apanage de l'empereur François-Joseph, la seconde l'apanage des gouvernements successifs. Dans beaucoup de ceux-ci, l'historien reconnaîtra d'importants organes auxiliaires de la première politique plutôt que des chefs de gouvernements prétendant à des plans de vaste envergure.

Sous la République autrichienne, ce partage des rôles prit fin, sans que tout d'abord il se fût trouvé un seul homme qui eût même tenté de pratiquer la politique à longue portée. La situation parlementaire y était, du reste, peu favorable : le chancelier fédéral Schober fut le premier à s'y essayer en signant le pacte de Lana — ce qui lui valut d'ailleurs d'être aussitôt « débarqué ».

En fait, après trois ans d'existence de l'Autriche nouvelle, les soucis liés à la politique à court terme devinrent à ce point prépondérants, que l'intérêt général se concentra sur ce système de vivre au jour le jour, donnant, par là, naissance à la formule des partisans de l'*Anschluss* sur l'absence de véritables projets d'avenir dans l'Autriche actuelle.

La politique financière amorcée par la coalition Renner et dont ses successeurs immédiats ne s'écarterent point, fut désastreuse et provoqua une chute de la couronne. Comparée à cette chute, les banqueroutes précédentes n'avaient été que jeux d'enfants.

Ensuite, les phénomènes multiples liés à l'inflation créèrent pour certaines couches sociales et pour certains hommes entrepre-

nants, un mirage de prospérité économique. Le nombre de mercantis, intéressés à la dépréciation de la couronne, s'accrut. Disons sans ambages que, non seulement le Parlement, mais malheureusement aussi l'administration et la justice, furent absolument au-dessous de leur tâche, en présence de cette catastrophe. Les tribunaux s'en tenaient *mordicus* à ce principe indéfendable : Une couronne est toujours une couronne. L'administration ne voulait pas voir les obligations qui s'imposaient à elle : par là, le chaos était accru dans des proportions sans limites.

Dans la première moitié de 1922, la situation était telle qu'on pouvait craindre la cessation immédiate et intégrale de la vie économique et dès lors aussi de la vie publique du pays. C'est ce qui poussa Mgr Seipel à prendre le pouvoir.

\* \* \*

Nous n'allons pas décrire ici les phases diverses de l'œuvre d'assainissement financier, dont il fut, avec tant de succès, l'initiateur. Pour estimer à sa juste valeur Mgr Seipel en tant qu'homme d'Etat, peu importe que la reconstruction financière ne soit qu'une partie de la reconstruction totale projetée : spirituelle, intellectuelle, politique.

Mgr Seipel aborda sa tâche sans prétentions d'aucune sorte, en vrai *real politiker*.

On n'a pas oublié comment, vers la même époque, on se disputait en Allemagne pour et contre la politique dite d'exécution des traités. On se rappelle les sacrifices énormes que coûta au peuple allemand l'obstination de ses dirigeants (obstination compréhensible du point de vue sentimental) à suivre une politique à laquelle s'opposaient les faits résultant du traité de Versailles.

Le secret du succès des pourparlers menés par Mgr Seipel avec les Puissances voisines d'abord, avec la S. D. N. ensuite, s'explique de la façon suivante : dès le début, le chancelier s'était placé sur le terrain du traité de Saint-Germain et avait réussi à persuader ses interlocuteurs que, s'ils devaient aider à l'assainissement de l'Autriche, c'était justement dans l'intérêt de l'état de choses créé par le traité de paix et en vue de son maintien. La diligence politique roule au mieux et au plus vite quand on y attelle les égoïsmes étrangers.

Ce qu'a dû coûter cette résignation au chancelier d'alors, il ne l'a jamais révélé. Point n'est besoin pour nous de chercher à approfondir cette question.

Il est une tâche qui s'impose à l'historiographe, à l'essayiste politique : à ceux-ci de montrer sans relâche tout ce qu'il y avait de saugrenu et d'absurde dans la destruction de l'ancien empire des Habsbourg et, par là, d'édifier un « pont » reliant le passé à l'avenir. L'homme d'Etat, lui, travaille dans le présent, il doit, non pas faire œuvre de philosophe, mais agir. Il doit, alors que le pont n'enjambe pas encore l'abîme, jeter sur celui-ci une passerelle permettant de passer d'une rive à l'autre. C'est cette tâche-là qui, en ce qui concerne l'assainissement financier de l'Autriche, a réussi à Mgr Seipel et qui sera de tout temps son titre de gloire.

Du reste, il a fait bien plus encore. Que de jugements faux et erronés n'émittait-on pas sur le compte de notre pays à l'époque d'avant-guerre ! En Allemagne même, on se ne rendait pas compte de ce qu'étaient, à proprement parler, l'Autriche et ses particularités. Dans l'Europe occidentale, l'Autriche était considérée comme le satellite de l'empire allemand, à peine visible, tant la lumière émise par ce dernier était éclatante. On ne connaissait d'elle que les disputes perpétuelles de ses peuples. La soi-disant représentation nationale autrichienne, se montrant de plus en plus inférieure à sa tâche, l'Autriche avait été promue au titre d'Homme malade n° 2, dont il fallait partager l'héritage.

La guerre venue, la calomnie se donna, par surcroît, libre carrière.

L'absurdité des traités de paix de Paris n'est pas seulement due à la mauvaise volonté et à l'astuce des puissants de ce temps-là. Elle doit être, plus encore peut-être, attribuée à leur ignorance sans bornes, au fait qu'ils accordaient leur confiance à des conseillers n'en méritant aucune.

La compréhension de l'Autriche par l'étranger n'est revenue qu'avec Mgr Seipel. Ce fut lui qui mit fin à cette espèce d'anathème qui avait été fulminé contre elle. Comment ? Peut-être un exemple historique, n'ayant rien à voir à la politique du jour, élucidera-t-il davantage ce point obscur.

\* \* \*

Sous Napoléon I<sup>er</sup> deux tendances se disputaient la politique papale. L'une se bornait à sauvegarder les principes immuables quitta, les principes saufs, à s'adapter à toutes les exigences de l'époque. Son porte-parole était le cardinal Consalvi, secrétaire d'Etat de Pie VII. L'autre ne voulait pas sacrifier la plus minime parcelle de droits hérités du passé, et faisait aucune concession aux idées révolutionnaires et napoléoniennes. Severoli, nonce à Vienne, et Annibale della Genza, le futur Léon XII, la personnifiaient. Les deux tendances triomphèrent à tour de rôle, enregistraient, à tour de rôle, de notables succès. Mais, si aujourd'hui, c'est-à-dire cent ans après, nous jetons un regard rétrospectif sur cette époque, nul doute que ce ne soit la politique conciliante de Consalvi qui ne mérite de se voir décerner la palme.

Certes, le maintien constant du droit dans la vie politique des Etats et des peuples a ses bons côtés.

Une force élevée, idéale et dès lors assurant le succès, lui est inhérente. Nous savons bien, nous autres Autrichiens, ce qu'on obtenu de cette façon les Magyars d'abord, puis à leur suite les Tchèques et les Yougo-Slaves. L'Europe entière a, l'Amérique aidant, reconnu les droits historiques de l'Etat polonais, bien qu'il se fût rencontré, à la Conférence même de la paix, des hommes (tel le général boer Smuts) pour la mettre en garde contre une révision du verdict de l'Histoire concernant la Pologne.

La loi historique à la base d'une telle poursuite du droit paraît être celle-ci : un peuple qui, après avoir atteint ses buts, néglige par orgueil, les devoirs résultant de sa victoire, expie à nouveau. De nos jours, les Magyars ont fait cette expérience. Le peuple tchèque a connu plusieurs fois de pareils retours.

Aux époques de transition, bien des buts que se propose l'art de gouverner peuvent être atteints plus facilement et plus simplement. En effet, la question de droit se trouvant écartée, les préoccupations sont limitées à des questions et à des problèmes d'ordre concret. De nos jours, nous assistons à un ébranlement presque sans précédent du droit, dans ses principes comme dans presque toutes ses dispositions. Nous traversons dans toute l'acception du mot, un interrègne de la vie juridique. La messe officielle pour le repos de l'âme des assassins, à l'endroit même où sont tombés sous les balles l'archiduc François-Ferdinand et son épouse, le monument de Battisti, sont des témoignages de ce trouble profond, dans toutes les conceptions du droit. A une pareille époque, ce n'est peut-être pas seulement faire acte d'intelligence, c'est peut-être la seule voie possible, que de se borner aux mesures permettant de triompher des difficultés du jour et d'espérer de la convalescence spirituelle des peuples le retour du droit. Sans nier celui-ci sans rien en aliéner, attendons patiemment que les convictions se formant dans les profondeurs de l'âme populaire permettent au droit de renaître, d'éclorre et de mûrir à nouveau.

\* \* \*

L'Autriche sait ce qu'elle possède en la personne de Mgr Seipel. Jamais elle ne l'a mieux senti, ni plus nettement exprimé, que le

jour où la nouvelle de l'odieuse attentat contre le chancelier a couru les rues de Vienne, se répandant de là dans les campagnes. Sans rien exagérer, disons qu'à ce moment, toute l'Autriche, sans distinction de parti ni d'opinion, a tremblé pour cette vie si précieuse. La Providence préserva les jours du Chancelier, pour lui permettre de continuer sa tâche.

Il quittait son poste six mois plus tard. Car son idéal politique, sans parler de l'idéal de sa vie, ne pouvait se borner à être chancelier. Il paraît avoir toujours envisagé les obligations d'un chef de gouvernement, plutôt comme un empêchement à la réalisation de ses projets, que comme un facteur favorable. Aussi, renonça-t-il à son poste, avec ses avantages et ses charges, ses honneurs et ses difficultés, en faveur d'un homme, dont il avait éprouvé les opinions, la mentalité, le sentiment du devoir. Ce n'était pas là une démission d'un premier Ministre affaibli par l'opposition de ses adversaires, par des dissensions dans son propre camp, ou obligé par suite d'obstacles insurmontables, à renoncer à l'exécution de son programme. Ce n'était, ni l'abdication d'un Dioclétien se reposant, après les fatigues d'une journée de travail, à contempler dans l'air frais du soir, les choux qu'il avait lui-même plantés, ni le retour à sa charrue d'un Cincinnatus, fier et satisfait de son champ.

Ce n'est pas seulement le programme, c'est aussi l'homme qui nous est resté. Mgr Seipel a échangé la chancellerie autrichienne — avec la limitation d'activité imposée par les frontières et par l'indigence des moyens économiques et financiers du pays — contre un libre travail pour sa patrie, en Autriche comme à l'étranger, au plus profond de nos âmes, et chez tous les autres peuples cultivés du globe. Après comme avant, il sert la même cause, et quand Seipel parle à la Sorbonne ou à Chicago, c'est l'Autriche qui prend la parole, non seulement l'Etat qui est sorti mutilé de Saint-Germain, mais l'Autriche avec son grand rôle dans l'histoire de l'humanité; l'Autriche, rempart de la civilisation occidentale catholique contre la barbarie de l'Orient; l'Autriche, pont entre l'Occident et l'Orient, leur permettant d'échanger en paix ce qu'ils ont de plus précieux; l'Autriche des trésors impérissables dans le domaine de l'Art et de la Science, de l'esprit et du caractère; l'Autriche de l'harmonie et de la réconciliation entre peuples, la principale citadelle de paix pour l'Europe.

Nos devoirs et nos buts n'ont pris fin ni en Allemagne, ni chez les autres nations européennes, avec la destruction de l'ancienne forme de l'Etat autrichien. Bien plus, ils surgissent véritablement pour la première fois avec cette ère nouvelle qui commence. Non seulement il nous faut aimer notre patrie, mais avoir confiance en elle et croire en son avenir.

L'ex-chancelier d'Autriche : voilà l'apologiste et le maître qui est partout le porteur de ce joyeux message. Son œuvre d'homme d'Etat, voilà l'apostolat politique de l'Autriche.

Mgr Seipel est au zénith de sa vie. Ce modeste prêtre catholique, qui n'aurait voulu vivre que pour les devoirs de sa charge, ne pense-t-il parfois, que le sort qui l'a placé sur le candélabre et qui, à cette fin, exige ses dons et sa force, pourrait bien avoir nui plutôt qu'avantagé ce qui lui paraît le plus haut et le plus important sur terre? Mais l'ascèse sacerdotale est multiforme. A côté de sa chambre à coucher somptueuse, le grand Fénelon n'avait-il pas une pauvre chambrette, où il dormait sur la dure? Pour l'homme, aux sentiments véritablement nobles, postes et mandats ne sont-ils pas une occasion de renoncement? Pour une âme de noblesse transcendante la politique ne rend-elle pas un son qui n'offre rien d'attrayant?

Nous ne saurions mieux comprendre ce qu'a fait pour nous Mgr Seipel, qu'en appréciant la grandeur du sacrifice qu'il a consenti pour l'Autriche. Il mit au service de la vie publique de notre patrie tous ses talents et tout son savoir. Puisse-t-il être appelé, après les fatigues du labour et des semailles, à contempler, dans

la joie, le jour de la moisson. Le jour où l'Autriche se redressera pour revenir à sa grandeur spirituelle et morale, à son vieil honneur.

D<sup>r</sup> Max Baron VON HUSSAREK,  
Ancien ministre-président d'Autriche-Hongrie.

## Rome victorieuse

Les événements peuvent souvent confirmer nos théories, tout en ne confirmant pas du tout nos prédictions, à supposer que nous ayons été assez imprudents pour prophétiser. Il est bien rare que l'événement précis qui a été prédit se réalise. D'habitude, chose bizarre, ce sont les faits les plus éloignés qui se prêtent au calcul et ceux qui nous touchent de plus près y échappent totalement. C'est ainsi qu'un savant peut prédire l'apparition d'une comète, non celle d'une averse. Les nuages sont très près de nous et sont, pour nous, d'une très grande importance pratique : il n'en sont pas moins beaucoup plus indépendants, plus insaisissables que l'étoile la plus éloignée. D'une façon générale, les comètes sont plus éloignées encore. Pourtant leurs traces peuvent être relevées sur un long parcours, bien qu'elles soient dénuées, pour nous, de toute importance pratique jusqu'au moment où elles nous ont approchés d'assez près pour que ce terme de « pratiques » ne leur convienne plus et celui d'« utiles » moins encore.

Ce paradoxe de la comète et du nuage est très applicable à la politique et à la sociologie.

Je vois fort bien, à une *garden party*, un professeur rayonnant expliquer que, quoiqu'en dise le livre de Job, il est à même, en un certain sens, d'enchaîner les influences des Pléiades et de libérer Orion de ses entraves. Mais je ne le vois guère prédisant le moment précis où les personnes présentes à la dite *garden party* vont ressentir « les influences » bienfaisantes d'une abondante averse, et où il sera forcé lui-même de « libérer » les attaches de son propre parapluie.

De même, combien il est plus facile pour un géologue de calculer approximativement ce qu'il y a de charbon en Angleterre que de prédire ce qui va se passer demain matin, à propos de la grève des charbonnages? Le savant peut nous dire à peu près dans combien de temps, à supposer que tout le monde travaille, les stocks de charbon existants seront épuisés. Mais, jamais il ne pourra dire si, à tel moment donné, on travaillera dans les mines.

Lorsque ce savant trace la courbe d'un diagramme mathématique du charbon anglais, c'est comme s'il traçait dans le ciel la trajectoire qu'y décrit une comète. Mais envisage-t-il en ce moment, l'avenir immédiat de l'Angleterre, sa vue est obstruée par un nuage — ou plutôt par un brouillard épais.

Quel paradoxe que nous ignorions ainsi des faits qui nous sont familiers et certaines vérités que souvent nous ne pouvons pas voir, et que parfois nous ne pouvons même imaginer! Pourtant, c'est un paradoxe que nous avons

depuis longtemps accepté, à preuve les images pittoresques des proverbes populaires,

C'est ainsi qu'un de ces proverbes définit les spéculations au sujet de l'imprévisible de la vie quotidienne en ces termes : « observer de quel côté va sauter le chat ». Mais un biologiste, bien que pris au dépourvu par le chat, peut prédire presque à coup sûr que telle espèce d'animaux minuscules continuera incessamment à édifier dans une telle direction donnée un récif de corail. Et cependant ne sommes nous pas bien mieux renseignés sur les chats que sur les madrepores ? Sont-ils nombreux ceux d'entre nous chez qui un madrepore se prélassait sur un divan ou au coin du feu ? Combien d'entre nous lui ont-il jamais noué un ruban autour du cou ? Ont-ils jamais régala (oh l'intelligente créature !) d'une soucoupe pleine de lait ? Combien ont passé une partie de la nuit à prêter l'oreille aux cris aigus et mélodieux d'un madrepore parcourant la maison dans toutes les directions ?

Oui, nous savons beaucoup de choses au sujet du chat : mais nous ignorons de quel côté il va sauter !

\* \*

Comme il en va de cette créature étrange que nous nommons « un chat », il en va aussi de cette créature bien plus étrange encore et (dans l'opinion de certains) supérieure qui a nom « homme ». Une fréquentation intime peut nous permettre d'affirmer à son égard certains principes généraux ayant trait à ce qu'il est, ou même à ce qu'il fera. Seulement, il y a cent à parier contre un qu'il justifiera ces vieux principes de quelque façon nouvelle et absolument inattendue. Ce qui ne veut pas dire que nos principes généraux soient nécessairement faux. Bien au contraire, il sont parfois plus vrais que nous ne le savions nous-mêmes. Mais il se manifestent de façons si différentes que — à supposer que nous ayons en l'audace de prédire quelque chose — si la prédiction se réalise, nous serons vraisemblablement plus étonnés encore que nous ne serions désappointés s'il n'en était rien.

Un exemple à l'appui pour bien montrer ce que je veux dire.

Pendant la Grande Guerre j'exposais certains principes qui ont été les miens au cours de ces événements terribles et qui le sont encore. Ils ne consistaient pas seulement (bien qu'il aient aussi consisté pour une bonne part) à affirmer la justice de la cause des alliés et leur droit à la victoire. Ils comportaient également une certaine opinion relative à la guerre européenne, opinion différente de celles de beaucoup d'autres patriotes qui mettaient tout autant d'insistance à proclamer les droits de la justice à la victoire. A tort, ou à raison je n'ai cessé de répéter qu'il ne fallait pas regarder la guerre comme une simple manifestation de la rivalité commerciale et coloniale entre les Empires allemand et britannique. J'allais jusqu'à dire que l'importance de l'Empire britannique, en tant qu'enjeu du conflit, pouvait être exagérée. Je disais que les Anglais y figuraient non à titre d'Anglais, mais à titre d'Européens; qu'une grande question était en cause, celle de savoir si la prépondérance acquise par surprise, en 1870, par la Prusse et les tribus du Nord pouvait continuer à exister normalement dans le

cadre de notre civilisation, sans empêcher cette civilisation de rester civilisée. Pour ma part, j'étais persuadé que, à rester sous la domination de la Prusse, l'Europe se fût lentement « barbarisée ». Cette question intéressait la culture des vieux États latins plus encore que la nôtre, bien que nous intéressant aussi, puisque la Grande-Bretagne est cohéritière de l'ancien Empire romain. Bref, je résumais la question en disant que la lutte se livrait, en réalité, entre Rome, d'une part, et les barbares de l'autre. Je supposais à cette interprétation une vérité symbolique, les provinces de Gaule et de Grande-Bretagne étant des symboles de Rome. J'admets aujourd'hui bien volontiers que, en un certain sens, j'étais dans l'erreur. Dans l'erreur, car je ne prévoyais pas combien j'avais raison. Comme je l'ai dit, je pensais avoir raison « symboliquement ». A ma surprise, je découvre aujourd'hui que j'avais raison au sens littéral du mot.

\* \*

Car, c'est Rome qui, aujourd'hui, s'élève de nouveau au-dessus des barbares et pas seulement les provinces romaines. A étudier les résultats, non les détails de la guerre, nous voyons qu'ils s'accordent avec notre théorie originale, bien plus que nous ne l'avions jamais cru. Car nous voyons que ce qui suit la guerre, c'est justement la résurrection de la civilisation romaine. Et ce qui nous frappe naturellement le plus, c'est que cette résurrection ait lieu à Rome même.

Dans une bataille comme celle de la Marne, la ligne du front allié « bat en retraite et retient l'ennemi. » De même, les provinces septentrionales de la vieille civilisation ont supporté avec le plus beau des héroïsmes tout le poids de la lutte, sacrifié des vies innombrables et, même après le triomphe, endurent de grandes souffrances. La France est en butte à des difficultés financières, l'Angleterre est aux prises avec des complications industrielles. Il n'en est pas moins vrai que ce qui renaît est la chose même pour le salut de laquelle, comme je n'avais cessé de le déclarer, nous avons lutté : le Midi, cette racine de la vigne sacrée qui s'est étendue sur un continent tout entier; la Méditerranée, ce berceau de toutes les choses classiques. Voilà ce qui augmente visiblement en assurance, — d'aucuns diront, en arrogance, — en tous cas, en courage et en puissance. En d'autres termes, notre ancienne théorie de la guerre, et elle seule, en explique les conséquences. Les autres théories aboutissent à la défaite des vainqueurs et à la victoire des vaincus. Pour elles, toute l'affaire est un inexplicable chaos. A supposer que l'Angleterre ait lutté pour son commerce, comment se fait-il qu'elle ait vaincu, mais n'ait pas conquis les marchés ? La guerre avait, direz-vous, pour objet, d'assurer la sécurité de la France : elle l'a, au contraire, impliquée dans de grands dangers. Conspiration tramée par le Tsar ? La guerre s'est terminée par une conspiration victorieuse contre le Tsar. Si, au contraire, la guerre visait une résurrection des aigles romaines, nous n'avons qu'à lever les yeux : elles planent au ciel.

\* \*

Ardent patriote, je suis aussi, je l'espère, un bon Européen. Je ne veux nullement affirmer qu'un Anglais ou un Français doivent se sentir satisfaits, parce qu'un Italien a des raisons d'être content. Mais je sens, qu'une des nombreuses illustrations possibles de la vérité générale que j'avance, est celle-ci : en un certain sens, nos prédictions sont toujours démenties par les événements; en un autre, elles correspondent à la vérité plus que nous ne nous l'étions imaginé. Ces aigles romaines planant dans le ciel rappellent les oiseaux des anciens augures, qui seraient eux-mêmes bien surpris de retrouver dans l'azur, un signe d'une telle exactitude.

G. K. CHESTERTON.

---

## Simple esquisse de Saint Vincent de Paul<sup>(1)</sup>

---

Il avait passé la cinquantaine. Il semblait apaisé. Il allait maintenant droit son rude chemin, d'un pas si ferme, chaque jour levé dès quatre heures, restant jusqu'à sept à l'église, c'est-à-dire avec Dieu, et ne s'occupant qu'ensuite des affaires des hommes. Mais alors, il avait l'impression que son divin Maître ne le quittait plus. Cette collaboration sacrée lui donnait son dévouement, sa chaleur, sa douceur. Il ne se lamentait même pas de la fuite du temps, ne se sentant jamais débordé. Qu'importait la fatigue, qui n'est que faiblesse de corps. Son esprit souriait. Il disait : « Ah! carcasse! » Et il ne se couchait enfin que lorsqu'il était au bout de son travail, à une heure avancée de la nuit. Dans le silence, l'esprit rythmé par le balancier de son horloge, dont il marquait chaque sonnerie par un pieux signe de croix, à la lueur d'une chandelle qui tremblait comme son cœur, il écrivait d'une main toujours émue les lettres les plus saintes, les plus utiles, les plus secourables. Il avait sommeil en les commençant, mais, le courrier fini, il se croyait reposé parce que son âme s'était donnée et que c'est dans l'apaisement que l'amour se satisfait.

Il logeait dans la plus pauvre chambre, sans meubles ni feu, et n'y songeait même pas : ses pensées étaient ailleurs, là où d'autres souffraient. A ces autres, il avait hâte d'envoyer des missionnaires pour leur enseigner le but de la vie, qui n'est pas le bonheur mais le mérite. Et avant que ses prêtres portassent l'Evangile aux pauvres, il les évangélisait en ces termes :

— Messieurs, vous représentez Notre-Seigneur : c'est lui qui vous envoie. Jetez-vous d'abord dans ses bras! Et que toujours il soit présent à vos esprits. Allez vers les pauvres avec sa simplicité de cœur, avec son humilité, avec l'intention qu'il eut toujours de plaire à Dieu. A Dieu, vous m'entendez. Ne vous désoloz point de vous sentir peu de talents humains : l'exemple seul importe, non l'éloquence. Et pour que vos actes soient saints, faites oraison, Messieurs, car ainsi vous aurez des pensées de Dieu, non de vous, et il y a entre celles-là et celles-ci la même distance qu'entre le soleil et le feu. Le feu, la nuit, rend bien service : il nous fait discerner des formes sur la terre. Mais le soleil revient, qui l'éclairant, la pénètre, et la réchauffant la féconde. Ne vous fiez point

(1) La première partie de cette esquisse a paru dans la revue catholique des idées et des faits du 23 juillet 1926.

qu'à vous. Implorez l'aide du vrai père des pauvres, lequel trône dans les cieux.

Enfin, lorsqu'un des missionnaires partait, il se jetait à genoux pour l'embrasser, tant il était ému par cette séparation, tant il plaçait d'espoir en ce voyage, tant il le suppliait de s'employer jusqu'à limite de ses forces au soulagement et relèvement des misérables.

Où n'envoya-t-il point de missions? Il en fit partir pour les hôpitaux, dans les faubourgs, dans les provinces, vers les armées. C'est que nombreux, en peu de temps, furent les jeunes prêtres qui, d'eux-mêmes, voulurent faire retraite à Saint-Lazare. Ils arrivaient encore craintifs; mais ils sortaient de la froideur et des ténèbres, sitôt que Vincent leur dispensait chaleur et clarté. Alors, ils s'émouvaient; les langues se déliaient; ils se confessaient; ils pleuraient. La grâce descendait dans leur cœur.

Et parmi toutes ces confessions, ces murmures de gratitude, ce grand battement d'ailes des âmes qui s'envolaient, lui demeurait modeste et souffrant d'ailleurs, promenant ce qu'il appelait sa fiévre, qui le tenait des semaines, et qu'il soignait à rebours de ce qu'il eût fallu, se faisant suer la nuit jusqu'à n'en plus pouvoir le jour, puis luttant contre le sommeil aux heures qu'il lui fallait tous ses esprits pour mener tant d'hommes et d'affaires.

Cette somnolence pesante l'aidait à ne pas sentir sa tâche supérieure à ses forces, mais un jour, elle lui fit oublier qu'il avait promis à deux pauvres, à sa porte, de leur envoyer du pain. Il passa le seuil, rencontra des missionnaires, dut s'occuper d'un départ, et dans la soirée, brusquement, la pensée lui revint de ces deux misérables. Aussitôt, il courut lui-même implorer leur pardon. Et, dès lors, il prit l'habitude de ramener chaque soir deux pauvres avec lui, et de les installer près de sa table au réfectoire. Il se souciait de leur appétit; même il les servait. Les pauvres se jetaient sur les écuelles, car ils étaient exténués de faim, et lui les regardait souvent sans manger, parce qu'au milieu de tant de peines, il trouvait son pain bien amer.

Vincent avait écrit sur la muraille du réfectoire : *Dieu vous regarde*. Or, Dieu n'y regardait pas que deux pauvres et des prêtres. Bien des laïques, angoissés de leurs péchés et de leur salut, avaient aussi demandé à venir faire une retraite. Comment fermer la porte à ce pieux désir? Vincent avait donc décidé, avec les prêtres de la mission, d'accueillir dans un esprit de charité cordiale, tous ceux qui se présenteraient, riches ou pauvres, docteurs ou ignorants, maîtres ou serviteurs.

Et l'on vit côte à côte, et se servant au même plat, et étanchant ensemble une même soif spirituelle, des seigneurs, des gens de palais, des laquais, des ermites. On en vit tant que certains prêtres se plainquirent :

— Il n'y a plus de place! Nous étouffons!

Vincent répondait en souriant :

— Songez à ce que fut l'arche de Noé!

Puis, voyant avec quelle pieuse liberté chacun, dans cette atmosphère de pénitence, découvrait son cœur, il disait encore : — Ne vous semble-t-il pas que nous sommes déjà dans la vallée de Josaphat?

Cette image évoque une multitude. On peut se dire que tant d'hôtes de passage, joints aux missionnaires, accaparaient tous ses soins. Du tout. Sa ligne de conduite fut la même toute sa vie : ne se refuser à aucune bienfaisance. Faire plus qu'on ne croit pouvoir. Espérer le secret appui de Dieu. Il eut à craindre, dans le même temps, que les Confrères de la Charité ne fussent abandonnées par les dames pourtant généreuses qui les avaient fondées : leur cœur faiblissait devant le nombre des misères. Il réunit en assemblée ces personnes chancelantes, et leur tint un discours si vivifié de l'esprit de Dieu, que leur courage revint. L'œuvre fut maintenue.

Mais cette alerte disait qu'il était nécessaire de fonder un ordre pour remplacer les confréries. Ces dames du monde ne pouvaient s'occuper des pauvres comme il faut. Du fait de leurs maris, de leurs amies, de leur maison, de leur faiblesse. Il voulut donc de vraies servantes prêtes à donner leur vie pour les malades, et il institua les *Filles de la Charité*, dont le nom est si pur que les plus païens sentirent une inspiration de Dieu.

— Vous vous aimerez d'abord entre vous, dit-il à celles qui vinrent se vouer à l'œuvre, car si vous ne vous chérissiez les unes les autres, vous n'auriez point la force de porter de l'amour à ceux qui, dans leur peine, en ont tant besoin. Vous n'êtes ni cloîtrées, ni grillées, mais pour cellules vous aurez les pauvres chambres des malades, pour cloître les rues des villes, pour clôture l'obéissance, pour grille la crainte de Dieu, et pour voile la sainte modestie. Vous ne recevrez aucun présent, tant petit soit-il, car les pauvres ne seront jamais vos obligés, au lieu que vous serez les obligés des pauvres, vous étant fait, par eux, des amis dans le ciel. Vous aurez toujours cet air de propreté et de contentement qui marquera que vous êtes sans souillure, et pauvres, bien entendu, et indifférentes à tous les lieux, et patientes pour les injustices, et vous agirez enfin partout pour plaire à Jésus-Christ, dans l'esprit de la Sainte Vierge.

Langage humain n'ayant de rapport qu'avec une musique céleste.

M<sup>lle</sup> Le Gras demeura à la tête des *Filles de la Charité* comme elle avait été à la tête des dames des Confréries. Il la dirigea constamment mais, avec sa sagesse, il s'abstenait de la voir. Il fallait toujours qu'elle le mandat. Il se méfiait, en effet, de toutes relations avec les femmes et filles, pensant qu'on est vite entraîné à leur parler aimablement et trop mollement, et qu'une affection se développe aux dépens de l'œuvre entreprise. C'est là qu'il était ménager de son temps.

Il approchait de la soixantaine. Son corps, comme il disait, était en grand désordre, alors que son esprit gagnait sans cesse en équilibre et en sagesse. Ses jambes le portaient mal; sa fièvre devenait fréquente.

— Vous vous fatiguez trop, Monsieur Vincent, lui dirent maintes fois ceux qui le chérissaient.

— Trop! répliquait-il avec sa douce humeur : a-t-on le droit de dire trop, puisque Dieu ne vous envoie jamais d'épreuves supérieures à nos forces?

Et il donnait en exemples les malheureux qui, sur les terres françaises du Nord et de l'Est, pâtissaient des horreurs de la guerre. A les conter seulement, elles semblaient incroyables : et il y avait des humains pour les endurer, et ils ne mouraient pas tous, malgré les plus affreuses violences, la famine et la peste.

Prendre du repos, lorsque tant d'autres étaient déchirés! Il lui suffisait de se dire : « Qu'aurait fait Jésus-Christ? » Et son cœur s'élançait vers eux, en dépit de ses propres tourments.

Il ne cessa pas, au cours des années 1635-36, de faire partir des prêtres pour la Lorraine et pour le Nord, où l'on souffrait, où l'on criait, où l'on mourait, où les loups disputaient à l'ennemi espagnol ses victimes humaines.

L'horreur était si grande qu'en dépit de sa résignation et de cette conviction pieuse que Dieu est trop bon pour ne pas chercher dans les pires des maux quelque invisible profit pour les âmes, il eut souvent, au cours de ces années, le cœur comme outré de douleur. Ce fut une heure grave de sa vie. Lui qui croyait avoir en soi la paix définitive parmi tant de guerres humaines, il s'aperçut un jour avec tremblement que le malheur obscurcissait jusqu'aux plus saintes de ses croyances! Sa fièvre alors devint plus forte. Il eut, avec soi-même, des cris désespérés. Pour maîtriser une âme restée trop jeune et trop mobile, il fut cruel avec son corps déjà si vieux et impotent. Et la foi, qui est toute lumière, rentra

bientôt dans son cœur obscurci, comme on voit l'arc-en-ciel, après l'orage, soutenir les nuées de sa voûte féérique. Un soir d'hiver où le vent gémissait, il était même allé se jeter aux pieds du cardinal, de l'homme rouge, qui tenait dans ses mains le sort de la France en sang, et dans un sanglot il s'était écrié :

— Eminence, ayez pitié de notre faiblesse, et donnez-nous la paix!

Son grand cœur pitoyable se heurta au grand esprit politique de Richelieu. Dieu seul sait la réponse du ministre dont la charge était si pesante; mais Vincent, le lendemain de l'entrevue, voyant partir de nouveaux prêtres vers les pays meurtris, leur dit de sa voix confidentielle accordée à la bonhomie de son visage :

— Vous aurez, n'est-ce pas, messieurs, une dilection particulière pour le nom que Dieu prend dans l'Écriture de *Dieu des armées*, et vous voudrez vous souvenir du sentiment qu'avait Notre-Seigneur, quand il disait : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. »

La guerre, grande pourvoyeuse de la mort! Assister les mourants pour qu'ils parussent devant Dieu la conscience allégée, c'était le plus pressant des devoirs. Mais voici qu'un jour, dans l'esprit de Vincent, toujours inquiet, toujours sensible, ce devoir même céda le pas au besoin d'assister les pauvres petits enfants, qui naissent et doivent vivre toute une vie selon ce même Dieu. Ouj, la grande pitié des provinces envahies, les ténèbres spirituelles de tant d'âmes dénuées de tout, en somme, il avait tenté de les soulager ou de les éclairer par ses prêtres en mission et ses *Filles de la Charité*; mais il restait — surtout dans ce monstre qu'est Paris — des nouveau-nés à l'abandon, pour qui, à plus de soixante ans, il n'avait encore rien fait. Rien de rien! Pensée insupportable sitôt qu'elle fut en lui : et ce grand vieillard se pencha sur l'enfance. C'était, chaque année, une hécatombe de quatre cents petits êtres que des mères criminelles ou affolées abandonnaient. Parfois, les commissaires du Châtelet en faisaient ramasser quelques-uns, qu'on expédiait dans une maison dite *de la Couche*, rue Saint-Landri, où la plupart mouraient de langueur, à moins qu'ils ne fussent empoisonnés par des drogues que les servantes, lasses de leurs cris, mélaient au lait afin de les endormir. Il y en avait aussi qu'on vendait en échange de quelques sous, et dont la destinée demeurait inconnue. Vincent, n'y tenant plus, dit alors à ses bienfaitrices, aux plus tendres de celles qui lui faisaient de précieux dons : « Mesdames, souvenez-vous de Jésus, qui n'aima rien tant que les tout petits! Avoir charité pour des enfants... c'est en quelque sorte se faire enfant soi-même, donc tenir l'occasion de mieux plaire à son Seigneur! »

Et dès qu'il eut obtenu la somme de quatorze cents livres, il commença par recueillir une douzaine de ces innocents, tirés au sort. Il établit un hôpital dit des *Enfants-Trouvés*, et bientôt il obtint du roi le château de Bicêtre. Par malheur, l'air y était trop subtil pour de si chétives créatures : on dut les ramener à Paris.

— Plus près de notre cœur, dit Vincent, ne nous plaignons pas!

Il aimait mieux et jugeait plus fructueux de serrer un petit enfant dans ses bras, et de lui apprendre à balbutier sa première prière à la gloire de Dieu que de faire partie du Conseil de la reine régente, comme celle-ci l'en avait prié. Le feu roi Louis XIII le tenait en haute estime; il l'avait appelé à son lit de mort : pour aider cette Majesté au grand passage, Vincent lui avait conté, une fois de plus, la sublime Passion du Fils de Dieu. Et Anne d'Autriche, devenue veuve, tenant à lui marquer sa gratitude, l'introduisit dans son Conseil. Il s'y sentit mal à l'aise. Mazarin, dont l'âme n'avait pas un fumet de candeur, le prit un jour par sa ceinture toute rapiécée, et dit à des seigneurs pleins de suffisance qui rôdaient là :



— Voyez, messieurs, dans quelle tenue M. Vincent s'en vient au Louvre. Serait-ce qu'il nous méprise?

— Oh! Eminence, reprit le saint homme, mon mépris n'est que pour moi!

Mazarin comprit-il cette humilité? Les seigneurs, en tout cas, n'y entendaient rien. Leur vie de légèreté ne les disposait qu'à traiter d'hypocrisie cette négligence de tout ce qui n'est pas l'essentiel. « Puisqu'il est si dévôt pour Dieu, murmuraient-ils, que vient-il faire en un Conseil où l'on ne se soucie que des hommes! » Il servait justement à y rappeler que Dieu existe, même le monde, et que c'est en se conformant à ses vues qu'on est juste et profond. Dans cet esprit, comme la reine, un jour de détresse, s'écriait : « Que faire? » Il lui répondit : « Majesté, donnez vos bijoux aux pauvres! » Elle n'hésita pas, mais supplia que personne n'en sût rien.

— Est-ce que vous-même, objecta-t-elle, publiez vos charités?

— Je ne suis pas reine, Madame. Tout le pays ne me regarde pas! et, hélas, regarde encore moins les malheureux que j'assiste.

Ce disant, il quitta le Louvre et ses pompes, et rentra à Saint-Lazare en sa pauvreté. Il trouva sur sa table la lettre d'un charretier qui, ayant perdu ses chevaux, poussait un cri de détresse vers lui : « Le pauvre homme! » soupira-t-il. Sur les réserves de la communauté il lui envoya cent louis.

Il y avait aussi le billet d'un tailleur, qui écrivait du Jura pour demander un cent d'aiguilles, prétextant qu'il ne s'en rapportait qu'à M. Vincent. Loin de se croire importuné, il les chercha lui-même dans Paris et les expédia.

Hélas! pour cette course et pour d'autres, il endurait la honte, grave à ses yeux, d'avoir à présent un carrosse. La duchesse d'Aiguillon lui prêtait le sien. Mon Dieu, un carrosse! Lui, fils de paysan, prêtre de Jésus-Christ! Mais ses vieilles jambes enflées, couvertes d'ulcères, ne lui permettaient plus de marcher ni de monter à cheval, et la reine, malgré ses protestations, lui avait fait faire commandement exprès, par l'archevêque lui-même, d'aller en carrosse. Quelle torture! Il n'eut de cesse que ses chevaux ne fussent, du moins, employés au labour des terres de Saint-Lazare, afin qu'ils prissent un air travailleur et plus humble.

Ainsi, c'était du carrosse qu'il souffrait, non de ses maladies. Elles, il les trouvait justes, puisque nous sommes à Dieu, qui fait de nous ce qui lui plaît. Qu'elles empirassent? Eh bien! le désordre n'empirait-il pas? Les nobles, le Parlement, la Cour, c'était à qui s'agiterait et ferait le plus de mal, parmi le plus de ridicules, pendant que l'ennemi pillait et ruinaît. Les secours n'étaient plus rien en regard des peines. On avait vu, près de Guise, des hommes, des femmes, dans le délire de la faim, se jeter sur des restes de chevaux qu'abandonnaient les loups, et les malheureux, noirs d'effroi, se mangeant les poings, mouraient dans ce désespoir.

Cependant Vincent connut le bonheur, avant de quitter ce monde, de voir en son pays s'établir une paix provisoire. Il l'appela le plus grand des bienfaits. Celui qu'on devait à son passage sur terre n'était pas moins considérable : il avait organisé la charité. Charité envers les corps et envers les âmes. Les âmes de ceux dont la médecine ne peut soulager le corps, et les corps des pauvres, que princes et ministres ont tendance à délaïsser, parce qu'ils cherchent du secours et non des charges pour l'Etat. Il avait aimé et il avait agi. Il ne s'était pas contenté d'avoir de grandes ardeurs vers Dieu, mais en comptant sur sa miséricorde, il avait, d'abord, distribué des soupes, des habits, et cette poésie sainte qu'est la vérité de la religion. En élevant et en instruisant les petits, il avait aidé la vie. En relevant sur des grabats l'énergie des agonisants, il avait éclairé la mort. Il avait dit aux malades : « Vous vous sauvez par la douleur. » Aux forcés : « Les hommes vous condamnent. Dieu peut vous pardonner! » Et il s'était oublié

toujours, mû par un cœur dont chaque battement était de l'élan et du don sur du don. Sa mort fut une suprême façon de se donner.

Il sentait depuis quelques jours que son corps vacillait, demandant le grand repos de la terre. Il ne pouvait plus dire sa messe, qu'il disait depuis soixante ans. La messe, c'est l'homme qui appelle Dieu, et maintenant Dieu l'appelait.

Un grand sommeil, frère de la mort, commença par s'emparer de lui. Mais il s'en éveilla, et il dit à bout de souffle : « Oh! sa sœur n'est pas loin! » Il se soumit alors à la volonté du Seigneur, et il se rendormit pieusement dans la paix. Le 27 septembre 1660, vers quatre heures du matin, le jour n'étant pas encore né, mais le coq ayant chanté, à l'heure où toute sa vie il avait invoqué le Saint-Esprit, il pencha simplement la tête sur son épaule, et il expira assis et vêtu, sans effort, sans un cri, modestement.

Son corps, privé de sa compagnie admirable, ne se raidit cependant pas : il resta souple; et le visage garda ses traits d'exquise vertu.

On l'enterra dans l'église de Saint-Lazare; mais on lui prit son cœur de grande miséricorde, pour l'honorer à part. Il fut enfermé dans un petit vase d'argent, que donna la duchesse d'Aiguillon, la même qui avait fait cadeau du carrosse, lorsque Vincent s'affaiblissait.

Messire Henri de Maupas du Tour, évêque d'Evreux, prononça l'oraison funèbre. Quel honneur! Quel fardeau! Il parla deux heures; après quoi, il descendit de la chaire en proie au plus grand trouble, et il balbutia : « Mon Dieu!... Mon Dieu, qu'ai-je dit? D'ailleurs... qu'aurais-je pu dire? Il était à l'image de Dieu. C'était un saint! Ne faut-il pas se taire, quand on n'est qu'un homme? »

René BENJAMIN.

## L'épopée des pauvres

L'éloquent Ozanam, qui propagea le premier, dans sa belle histoire des *Poètes franciscains en Italie au XIII<sup>e</sup> siècle*, une version française, malheureusement très mutilée, des *Fiorelli*, signale et salue, en cette œuvre exquise et brève, anonyme sans doute à jamais, l'Épopée des Pauvres. Elles apparaissent telles, en effet, les fleurettes de saint François; et voilà bien ce qui, outre leur ingénuité si douce et leur grâce, perpétue, à travers tant d'âges rués furieusement vers Mammon, leur actualité. N'est-ce point même ce qui double leur saveur et nécessite davantage leur enseignement, à cette heure où l'universelle et basse passion de jouir ameut, chez les petits, de si haineuses envies, déchaîne, parmi les grands, de si scandaleux désordres? L'exaltation des volontaires de la pauvreté est plus que jamais de saison. Le merveilleux parler de lys né, croit-on, dans les Marches d'Ancone, il y a six siècles, de l'ardente foi populaire, continue suavement d'embaumer : ces pages mystiques demeurent sœurs des fresques de Giotto.

C'est dans les *Fiorelli* qu'un siècle environ après la mort du glorieux « petit pauvre de Jésus-Christ », s'engendrent, poétisés par la tradition, embellis par l'imagination pieuse des peuples, les récits épars de la vie et des principaux miracles de saint François. Au poète inconnu qui les recueillit nous devons un des plus précieux legs du Moyen-âge et, sans contredit, avec la *Légende dorée*, le plus charmant. Galantes ou guerrières, les chansons des trouvères sont moins amoureuses et moins héroïques. Elles éclosent, les petites fleurs, à l'un des âges les plus tragiques de l'histoire, et pas une

goutte de sang n'y coule : tout y est pitié, douceur, tendresse, ravissement. Si des larmes en mouillent mainte page, ce sont larmes de pénitence et d'amour : elles n'ont point d'amertume. Un idéal divin, le plus noble qu'ait exalté des hommes, y triomphe. L'on y contemple sous l'azur éclatant, parmi le gazouillis des oisillons et des sources, au souffle des brises vinales, l'inouï spectacle du ciel uni dans l'extase à la terre, l'harmonieuse Ombrie, cloîtres et cités, vallées et montagnes, muée toute en une province du Paradis.

François n'était dans Assise qu'un joyeux compagnon, romanesque et bruyant, épris d'aventure, de faste et de gai-savoir, lorsqu'au guérir d'une longue maladie, ayant connu soudain l'innocence de ce monde, il épousa celle que ses chants enflammés célèbrent, Madame la Pauvreté, veuve depuis le Golgotha. Aussitôt, pour honorer dignement l'élu, il se dénué de tout; le prince acclamé de la jeunesse vêt un manteau grossier, s'institue l'ami de toutes les misères, mendie son pain le long des routes et fonde enfin un Ordre de mendiants, les Frères Mineurs, qui, en peu d'années, groupe autour de lui une légion de cinq mille disciples.

Rien n'est plus merveilleux que l'histoire de ces chevaliers errants de la Pauvreté, contée en ses principaux épisodes par les *Fioretti*. Laissant à Dieu, selon le précepte du fondateur, tout le soin de leur corps, ils distribuent avec allégresse leurs biens et « s'offrent nus dans les bras du Crucifié ». Puis, ils s'en vont au hasard par les chemins du monde, sans bâton ni besace, radieux du sacrifice. Et, comme l'humilité est la sœur spirituelle, la conscience même de la pauvreté, les voilà qui, pour l'amour du Christ, briguent le mépris et convoitent l'opprobre. Qu'importe qu'une multitude aveugle les répute insensés, les poursuive au passage de pierres, de boue et de sarcasmes? Saint François leur a montré dans l'injure la joie parfaite : ils exultent sous les crachats.

Plus tard, lorsque s'est au loin divulgué leur sainteté et que les foules au-devant d'eux, comme au devant de célestes hérauts, se précipitent, heureuses de froter un instant leur tunique, ils demeurent impénétrables à l'orgueil. Les plus sages d'entre eux se méfient de leurs lumières; les plus saints, de la vertu de leurs oraisons. Ils épuisent contre eux-mêmes les vocables dépréciateurs, se proclament à l'envi les plus ignorantes créatures, les pécheurs les plus vils; ils font véritablement assaut d'humilité.

Et c'est un des plus ravissants chapitres des *Fioretti* que celui où le petit mauvais frère François, voulant contraindre Frère Léon à le déclarer maudit de Dieu et digne de l'enfer, n'obtient de lui, à sa grande confusion et malgré toutes instances, que l'annonce quatre fois répétée des gloires du Paradis. La perfection de leur humilité s'atteste surtout en leur obéissance absolue : quel que soit l'ordre, étrange ou sévère, puéril même, comme il se rencontre en certaines scènes contées avec une bonhomie si fine par le conteur des *Fioretti*, ils ne connaissent ni murmure, ni hésitation, ni lenteur; allègres et prompts, ils exécutent ce que, par les lèvres des supérieurs, Dieu lui-même commande.

Rien ne les divisant de ce qui, orgueil, intérêt, divise les hommes, ils se sentent frères vraiment et s'aiment les uns les autres. Le Poverello prodigue à ses compagnons les noms les plus tendres; ce lui est une fête de leur laver les pieds, d'appréter leur repas. La courtoisie, dit une de ses plus admirables paroles, est sœur de la charité; et ces vagabonds sublimes se piquent de courtoisie à l'égal des chevaliers.

Leur charité d'ailleurs est universelle : c'est Dieu qu'ils aiment en les moindres de ses créatures, et celles-ci, comme si elles comprenaient, leur rendent leur tendresse.

Par-dessus tout, c'est Dieu qu'ils aiment.

Aussi s'élancent-ils « avec une impétuosité spirituelle » à la conquête des âmes et préchent-ils si merveilleusement qu'il semble aux multitudes accourues ouïr des anges. A l'approche de ses vivants brasiers tous les cœurs flambent. C'est avec une confiance

infinie et jamais troublée qu'ils s'abandonnent « petites brebis du bon Dieu », à la providence du Pasteur. Ils sont tout paix et tout joie. Ils sont aussi, à force d'amour, tout puissance.

Quelle mémoire ne reste charmée du récit de leurs prodiges? C'est saint François qui commande aux hirondelles et apprivoise les loups; voici les poissons qui se rangent par milliers au bord des fleuves pour écouter saint Antoine de Padoue. Ils passent, les Frères Mineurs, et l'aveugle voit, le paralytique marche, le muet parle, le mort vit. Ils possèdent, comme les Douze de l'Evangile, le don des langues; ils prophétisent; ils chassent les démons; ils pénètrent d'un sûr regard aux plus ténébreux abîmes des consciences.

Ils vivent dans l'extase. Les anges, les saints, la Vierge descendent familièrement parmi eux, les entourent, leur parlent. Jésus lui-même, souvent apparu, les presse dans ses bras divins. Une telle ardeur émane d'eux, dans la prière et la contemplation, que les lieux qu'ils habitent en paraissent au loin tout incendiés. Et quand ils meurent, enfin, leur visage splendit d'une ivresse ineffable, l'aube éternelle sourit à leur agonie. Ayant renoncé aux vaines richesses, ils entrent en possession de l'unique trésor.

Une tradition rapporte qu'Innocent III, lorsqu'il eut, après bien des doutes, béni l'apostolat de François et de ses compagnons, vit en songe la basilique de Latran qui, penchée sous le souffle des ouragans, n'était soutenue que par l'épaule du pauvre d'Assise. Le symbole n'a rien perdu de sa profondeur; et c'est le même enseignement qu'à tous, petits et grands, faibles et forts, adressent encore en leur ingénu langage les *Fioretti*. Aujourd'hui surtout, peut-être, l'esprit de renoncement, le mépris des convoitises terrestres apparaît comme une des plus puissantes sauvegardes du monde.

Maurice DULLAERT.

---

## Voyages et villégiatures

Juillet s'achève. Le dernier écho de la dernière *Brabançonne* s'est perdu dans le brouhaha de la dernière distribution des prix. Les valises se sont bouclées, les départs se sont précipités et, derrière les fenêtres calfeutrées de papier gris, les meubles familiaux se sont assoupis sous leurs housses. Malgré le tarif élevé des chemins de fer, le prix des logements, et le coût formidable de la vie à l'hôtel, les montagnes d'Ardenne, les bruyères de la Campine, les dunes du littoral sont littéralement prises d'assaut. Avec les facilités qu'offrent, actuellement, les moyens de transport, partir pour Ostende, pour Spa, pour Houffalize, pour Rochefort, pour Waulsort, pour n'importe où, du moment que ce soit ailleurs, est devenu une obligation, une sorte de devoir mondain, d'usage social, faisant partie du code du savoir-vivre et auquel nul ne croit plus pouvoir déceintement se soustraire. Il faut qu'on s'en aille. La poussée est là, impérieuse, irrésistible.

Ces déplacements, sans doute, ne sont pas toujours tout ce qu'il y a de plus agréable, et l'étranger, depuis la guerre surtout, est loin d'offrir le confortable du chez soi. Le « petit trou pas cher », d'autre part, est devenu un vague souvenir d'autrefois. Qu'importe? Il faut se déplacer. C'est dans l'ordre.

Il y a quelque vingt ans à peine, ces déplacements étaient pour

ainsi dire réservés à de rares catégories de privilégiés, de rentiers, d'oisifs, de hauts fonctionnaires, d'« heureux de ce monde » comme dit, de façon expressive, le langage populaire. Mais aux « heureux de ce monde » se joignent, aujourd'hui, les autres, ceux qui veulent être heureux coûte que coûte, ne fut-ce que pour huit ou quinze jours, après avoir, durant près d'une année, tiré à plein collier et sans dételer, le fardeau de la tâche professionnelle. Et c'est pour ces derniers surtout que les voyages présentent des attraits particulièrement séduisants et des charmes délicieusement savoureux. *Olium cum dignitate*. Il est légitime et doux aux laborieux de se retremper un peu dans l'atmosphère salubre des forêts, parmi les oyats des dunes, embaumées de senteurs toniques, aux crêtes des rochers aigrettes de verdure, en face de la mer au rythme berceur, ou devant les larges panoramas aux lointains reposants... Cela leur semble bon de flâner à l'aise, de humer à pleins poumons l'air de la liberté, de rêver, de puiser, dans une vie purement végétative, de nouvelles forces pour les besognes nouvelles. Dans leur course forcée au travail quotidien, il importe de faire une halte, de se retrouver avec soi-même, de se retremper un peu au sein réconfortant de la mère-nature.

\* \* \*

Au « bon vieux temps » — je ne veux point parler des années qui précéderent immédiatement la guerre, bien qu'elles soient dignes d'être caractérisées de la sorte; non, je veux parler du « bon vieux temps », tel qu'on l'entendait alors — les gens ne se déplaçaient pas beaucoup. D'abord, nos aïeux filaient des jours plus calmes. Leurs mœurs simples les soustrayaient au surmenage et à ses conséquences. Leurs besoins modérés les garantissaient du souci des lendemains. Ils étaient moins nerveux, moins agités que nous. Ils ne cherchaient point à s'enrichir en quelques mois; ils mettaient, au contraire, vingt ou trente années à amasser le petit pécule qui leur permettait d'établir leurs enfants et de mettre leur vieillesse à l'abri du besoin. Ils vivaient leur vie moins vite, partageant normalement et méticuleusement leurs heures entre l'activité et le repos. Ils travaillaient la semaine et ils prenaient, le dimanche, un repos réel et régulier. Ils ne sentaient donc pas la nécessité de ces trêves plus ou moins longues que nous appelons vacances. Ils n'avaient pas la hantise de ces endroits plus ou moins éloignés que nous nommons lieux de villégiature.

Les voyages, d'ailleurs, ne présentaient pas les facilités qu'ils nous réservent actuellement; partant, la tentation ne s'en offrait à eux que d'une façon très relative.

Vous seriez peut-être bien étonnés, si je vous disais, par exemple, le nombre de jours qu'il fallait, vers 1830, pour se rendre de Bruxelles à Nieupoort ou à Arlon! Et les gens d'alors, qui mettaient près de deux mois pour effectuer par voilier le trajet du Havre à New-York, seraient étrangement ahuris, s'ils pouvaient constater qu'il ne faut plus même une semaine pour être, aujourd'hui, transporté de l'Ancien dans le Nouveau-Monde.

Jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, tout ceux qui voulaient voyager sur le continent, devaient le faire à pied ou à cheval. Vinrent, un peu plus tard, le coche d'eau et le coche de terre.

Le coche d'eau consistait en une grande barque, mue par la rame ou la voile, parfois halée par des chevaux. Elle était aussi lente qu'incommode et dangereuse.

Les coches de terre, un peu plus expéditifs, pouvaient effectuer jusqu'à dix heures par jour. Ils étaient généralement attelés de dix mules que conduisaient deux postillons, dont l'un montait la bête de l'arrière et dont l'autre commandait celle de devant. Ces véhicules étaient des moins confortables. Nul ressort n'en adoucissait les cahots et, vu l'état défectueux des routes, le supplice qu'on y subissait à l'intérieur se devine sans peine. Heureux encore était

le patient, s'il échappait à la « verse » classique de l'attelage, on aux attaques fatales des malandrins auxquels les vastes forêts sauvages réservaient, à cette époque, des terrains d'opération si propices!

\* \* \*

Peu à peu, cependant, les moyens de transport s'améliorèrent. Lorsque vers 1670, Colbert eut fait remettre la voirie en état et surtout quand une entreprise régulière de messageries eût été organisée par Turgot, les voyages devinrent plus fréquents, les carrosses se multiplièrent, et l'on imagina la construction des berlines — originaires de Berlin, d'où leur dénomination — voitures spacieuses comme des ménages, où l'on entassait un nombre inimaginable d'effets et de provisions. Mais ce progrès n'était que relatif, la lenteur restait désespérante et l'insécurité demeurait toujours grande. On ne doit donc pas s'étonner de la faveur avec laquelle le public accueillit les chemins de fer. Lorsque la première ligne fut inaugurée en Belgique entre Bruxelles et Malines, ce fut un enthousiasme qui approcha du délire. Les journaux de l'époque en font foi.

Nous avons avancé depuis, et la navigation, elle-même, a formidablement évolué. Quand les bateaux à vapeur furent créés en 1847, on pouvait déjà accomplir la traversée d'Anvers à New-York en dix-sept jours; aujourd'hui, moins de six jours suffisent à certains grands transatlantiques pour passer l'Océan.

Et nous ne sommes pas au bout des perfectionnements! Les motocycles, les automobiles ont dit leur « anch'io » dans le concert du progrès. Le ballon dirigeable, l'aéroplane, le hydro-aéroplane, nous chantent le leur à leur tour...

Qui sait, mon cher directeur, si, d'ici à quelques années, du fond de ce petit village ardennais d'où je vous envoie ces lignes, il ne me sera pas possible de vous porter moi-même mes chroniques aux bureaux de la *Revue* et ce, en moins de temps qu'il ne m'en faut, ce matin, pour aller mettre celle-ci à la poste? Quelle surprise et quelle joie me réserveraient ces rapides voyages à vol d'oiseau, en attendant le dernier, le grand voyage vers l'éternelle villégiature, celui que l'on fait au pays d'où l'on ne revient plus et d'où l'on n'a plus à expédier de chroniques aux vaines publications de cette vaine terre!

Adolphe HARDY.

## ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- |  |        |
|--|--------|
| I. — Pour le Congo belge, le Grand-Duché de Luxembourg, l'Allemagne occupée . . . . .  | fr. 30 |
| II. — Pour l'Algérie, l'Allemagne, l'Argentine, l'Autriche, la Bulgarie, le Canada, l'Esthonie, l'Ethiopie, la France, la Grèce la Hongrie, l'Italie, la Lettonie, l'Ile Madère, le Maroc, le Paraguay, la Perse, la Pologne, le Portugal et ses colonies, la Roumanie, la Sarre, la Tchéco-Slovaquie, l'Ile Terre-Neuve, la Tunisie, l'Union des Républiques Soviétiques Socialistes, l'Uruguay, la Yougoslavie . . . . . | fr. 35 |
| III. — Pour tous les autres pays . . . . .   | fr. 45 |

Par suite des difficultés d'encaissement à l'étranger il n'est donné suite aux demandes d'abonnement et aux renouvellements qu'après réception du paiement anticipatif.

Tout service de la revue est donc suspendu d'office à l'échéance de l'abonnement si le versement anticipatif n'est pas parvenu à l'administration.

Nous recommandons à nos abonnés d'effectuer les paiements par mandat postal international.

# Les idées et les faits

## Chronique des Idées

### A propos de la deuxième semaine d'études de la J. O. C.

Il me semble que la « Jeunesse ouvrière catholique » n'a pas triomphé encore de l'indifférence de l'opinion, qu'elle ne s'est pas imposée à l'attention et aux sympathies générales avec l'éclat et la confiance qu'elle mérite, avec le retentissement auquel elle a droit. Pourquoi? Parce que la presse catholique elle-même lui a, peut-être, jusqu'à présent, marchandé ses faveurs.

L'A. C. J. B. a rapidement conquis une haute situation, sa sœur cadette, la J. O. C., que son aimée patronne d'ailleurs chaleureusement, n'est pas encore entrée en part de sa légitime popularité. Elle ne tardera pas, j'en suis sûr, à occuper la place qui lui revient. J'en atteste sa vitalité, ses incessants progrès, le souffle généreux qui l'anime et l'emportera vers un grand avenir.

Elle n'existe que depuis deux ans, elle fut fondée en juillet 1924, elle est sortie du cœur ardent d'un jeune apôtre, qui n'en était pas à sa première initiative, l'abbé Cardyn. Dans le vaste domaine de l'action catholique, elle a jeté son dévolu sur la jeunesse salariée, depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à celui de l'incorporation militaire. Elle a conçu la noble ambition de la tirer de sa déchéance, hélas, trop générale et de la reconquérir au Christ. Son objectif essentiel, c'est la rénovation morale de l'adolescence ouvrière. C'est dire qu'elle est, avant tout, une œuvre spirituelle, un apostolat.

Ses premières assises furent tenues à Bruxelles, les 18 et 19 avril 1925, dans ce congrès de constituants, où quatre cents délégués adoptèrent le programme et les statuts. En la même année, la I<sup>re</sup> Semaine d'études rassemblait, à Fayt, du 24 au 27 septembre, cent soixante-dix dirigeants, qui en suivirent les leçons avec assiduité. En 1926, du 10 au 11 avril, le II<sup>e</sup> Congrès national, qui eut Namur pour théâtre, marqua un accroissement considérable : deux mille congressistes y assistèrent, et accusa, avec plus de relief, l'orientation de l'œuvre : le sujet mis à l'ordre du jour était, en effet, « La vie morale des jeunes travailleurs, au travail et pendant les loisirs. »

Ce Congrès, rehaussé par la présence de Mgr Heylen, qui vint conférer « la confirmation » à la J. O. C., fut un éclatant succès : la révélation d'une force nouvelle qui surgissait du monde ouvrier, la prise de possession définitive du champ d'action où elle entendait se déployer. Des paroles furent dites là qui vibreront longtemps dans le cœur des jeunes auditeurs. Un ouvrier métallurgiste, avec des mots tout simples, mais où passait toute son âme, souleva une tempête d'acclamations en affirmant l'irréductible volonté de ses camarades « de rester envers et contre tout fidèles aux enseignements et aux... exemples de Jésus. »

Jamais, écrivait un témoin dans *l'Effort*, je n'ai entendu prononcer par une bouche profane le nom de notre Sauveur avec plus d'amour passionné. Pour finir, le jeune tribun eut l'heureuse inspiration de relire une page émouvante de Godefroid Kurth, un passage de son discours au Congrès eucharistique de Namur, en 1902, où notre grand historien national exprimait en termes poignants l'amère douleur de voir le Christ, le charpentier de Nazareth, méconnu par ceux-là dont il a voulu partager la condition, puis appelait de ses vœux ardents, pour le relèvement du monde ouvrier, la jeunesse du XX<sup>e</sup> siècle qu'il voyait poindre à l'horizon. « Nous voici, Monseigneur, s'écria l'orateur populaire. Notre force, c'est dans l'Eucharistie que nous voulons la trouver et nous serons, nous vous le jurons, des apôtres en toile bleue et aux mains noires, mais à l'âme blanche et rayonnante! »

Cet admirable congrès namurois fait bien augurer de la réussite de la II<sup>e</sup> Semaine d'études qui va se tenir, du 4 au 8 août, au Collège Saint-Michel, à Bruxelles. On m'assure que trois cents délégués

participeront à ces travaux, avec une soixantaine de prêtres directeurs. Le thème des leçons est d'ailleurs bien choisi pour exciter le puissant intérêt des semainiers qui depuis longtemps ont dirigé là-dessus leurs investigations et leurs études : *Pour la grande morale de la classe ouvrière.*

Nos lecteurs en saisiront mieux la portée quand nous aurons défini avec plus de précision le but et la nature de la J. O. C.

\* \* \*

Son mérite propre, son originalité, c'est d'avoir posé nettement, sous l'aveuglante lumière des faits, un redoutable problème d'ordre social : la situation lamentable de la jeunesse ouvrière, de l'avoir attaqué de front, de l'avoir empoigné, si j'ose dire, avec hardiesse, avec cranerie, avec une fougue juvénile sans doute, mais aussi avec méthode.

Le fait initial, douloureux et saillant qui s'est imposé à l'observation, c'est qu'une fois engagés dans l'usine, l'atelier, la fabrique, souvent même le bureau, la plupart des adolescents perdent rapidement la foi et la vertu. Mal préparé, inadapté à ce milieu, où souvent la corruption coule à pleins bords, l'adolescent lâche pied tout de suite, rougit de sa religion, se laisse entraîner par les fanfarons du vice, renie pratiquement ses croyances et roule dans l'immoralité.

Comment en serait-il autrement? Ni la famille, ni l'école, ni même, peut-être, le catéchisme paroissial ne l'ont suffisamment armé et prémuni. Il se trouve, livré à lui-même, presque à l'abandon, en face de sollicitations au mal qui le harcèlent, en présence de périls qui le menacent de toute part. C'est ce qu'à mis en plein jour l'enquête ouverte depuis un an par la J. O. C. et qui se continue, apportant chaque jour d'amères constatations. Ces dossiers, établis sur tous les points de la Wallonie, ne fournissent pas seulement matière à des réquisitoires éloquentes. Il en sortira des cahiers de doléances et de revendications dont les autorités sociales seront saisies et auxquelles il faudra bien qu'on finisse par faire droit.

Instinctivement mis en défiance par des tableaux poussés au noir et des généralisations hâtives, le public sérieux devra cependant s'incliner devant une masse de témoignages concordants, qui articulent des griefs précis à la charge des autorités défaillantes. Ce qui se passe à l'aller et au retour dans les voitures spéciales de chemin de fer, de tramways à vapeur, d'autocars, où des privautés perverses naissent de la promiscuité, où le dévergondage tient école, est un spectacle affligeant dont l'Etat transporteur ou les chefs d'établissements organisant le transport ne peuvent se désintéresser.

Il est plus manifeste encore que le régime mixte dans les usines et ateliers, là où la séparation des sexes n'est pas réglementée, où ne s'exerce pas une surveillance sévère, doit donner lieu aux plus navrants abus. Comment la pudeur ne ferait-elle pas naufrage, comment la foi elle-même ne sombrerait-elle pas, si les contre-maîtres, plus influents que les maîtres, devenaient eux-mêmes des corrupteurs?

De l'avis général, dans bon nombre d'établissements industriels, il se rencontre trop souvent encore de ces intermédiaires entre ouvriers et patrons qui, par leur langage et leur conduite, favorisent la déchéance morale des jeunes.

Il y a là de lourdes responsabilités encourues. Le manchétérianisme a vécu sur le plan économique. Les intolérables abus qui marquèrent l'avènement de la grande industrie ont disparu pour faire place à un bien-être matériel incontestable. Il reste certes des améliorations à réaliser, la plus urgente, la plus pratique est la généralisation des allocations familiales qui sont le moyen le plus sûr de parer aux nécessités des familles nombreuses.

L'aspect matériel de la question ouvrière, vigoureusement accentué par le socialisme, semble avoir absorbé l'attention des pouvoirs publics et les sollicitudes des chefs d'industrie. Mais

il est une autre face du problème, l'état moral des travailleurs qui mérite, à plus juste titre encore, d'être envisagé et sérieusement étudié.

L'accroissement des salaires avec le fléchissement moral, c'est la décadence, c'est la ruine matérielle et morale. Le vice coûte cher. Il est incapable d'épargner, il dévore les ressources. Il y va de la race, il y va de la natalité, il y va du bonheur et de la prospérité de la nation. Il y va des âmes, par dessus tout. Et c'est un sujet d'effroi, qui doit faire trembler tous les responsables de l'état de déchéance actuelle, que la pensée de ces multitudes de jeunes âmes, appelées par Dieu à la vie rayonnante de la grâce, à la vie immortelle de la gloire, et précipitées par l'incurie des uns et la perversité des autres, dans l'abîme sans fond d'où l'on ne sort jamais, dans la cité dolente où les entrants déposent toute espérance.

\* \* \*

Eh bien, il y a des hommes d'intelligence et de cœur qui n'ont pas pris leur part de cette situation, ils ont entendu le cri des âmes exposées, entraînés dans le remous fatal, ils se sont jetés à la mer pour opérer le sauvetage, pour arracher tant de jeunes à la perdition.

Voilà la J. O. C. ! Il était impossible qu'elle se confondît dans la vaste armée de l'A. C. J. B. Elle devait, au risque d'être inopérante, se spécialiser, s'adapter à la classe des jeunes manuels, laissant à son aînée le champ immense de la jeunesse des classes libérales et bourgeoises.

La J. O. C. lève l'étendard de la vertu. A moi! ceux qui veulent, en gagnant leur vie, ne pas perdre leur âme! A moi, les vaillants, les purs! A moi, ceux qui dans la fournaise de l'usine veulent garder l'intégrité de la foi et des mœurs! A moi, ceux qui n'entendent pas rougir ici bas du Christ pour qu'un jour ils ne soient pas rebutés par Lui.

Elle a suscité d'abord au sein des jeunes travailleurs une légion d'apôtres qu'elle appelle les *dirigeants*. C'est l'élite qui entraîne les masses, c'est le levain qui fait monter la pâte. Le dirigeant a conscience de son rôle, il ne reste pas noyé dans la foule, il appelle à lui quelques camarades, il les groupe dans une section, un cercle d'études, un comité local. Ils seront longtemps, peut-être, cinq ou six, mais ils ont au cœur l'indomptable vaillance. Ils se serrent les coudes, ils portent un insigne, bravent le respect humain, respectent tout ce qu'il faut respecter et se font respecter eux-mêmes par tous.

Le petite phalange de braves forme le noyau de l'œuvre de son premier degré, généralement paroissial ou inter-paroissial, sous la direction du curé. Mais voici que les unités d'une même région s'unissent dans une fédération qui a son secrétariat, voici que les fédérations régionales s'attirent et s'appellent dans la Fédération nationale, qui a son président, M. Tonnet, son aumônier général, M. l'abbé Cardyn. C'est une armée de 10,000 jeunes salariés, solidement enrégimentés et encadrés, qui se lève. Le cadre est surtout fourni par le clergé qui est à la tête de tous les organismes. On n'en sera pas surpris. C'est une armée d'apôtres qui marchent à la conquête des âmes pour le Christ, il est logique que les prêtres, sous la dépendance des évêques, dirigent l'action.

Que fait-on dans ces cercles d'études, dans ces petits comités qui se répandent de plus en plus? On y fait de petits Bayards, de petits chevaliers sans peur et sans reproche, qui s'appuient l'un sur l'autre, pour résister au courant fangeux, pour tenir contre les tentations. On y forge la conscience professionnelle sur l'enclume de l'Evangile. Il était temps, grand temps, elle s'évanouissait. Elle ne connaissait que les droits, elle ignorait les devoirs. Elle réapprendra que l'ouvrier par son contrat de travail assume des obligations sacrées indéclinables.

Ce que l'on fait à la J. O. C.?

On passe en revue tous les périls pour les conjurer. On étudie les camarades pour les gagner. On s'instruit, on se divertit, on sauve sa faiblesse individuelle en l'arc-boutant sur l'union fraternelle. On se guérit de la fièvre sportive qui est en train d'abrutir et d'appauvrir bon nombre d'ouvriers, on y cultive la joie, la vraie joie chrétienne, l'allégresse qui chante dans les cœurs purs.

Le jeune croyant de la J. O. C., fier de l'Eglise, passionné pour le Christ, est capable de se jeter à travers la mêlée et de s'y défendre avec héroïsme.

Le jociste discipliné, entraîné, est respectueux de l'autorité pa-

tronale, soumis aux chefs d'atelier par conscience, il répudie l'esprit de révolte.

Le jociste ne se laissera pas embaucher par les meneurs ni exploiter par les corrupteurs. Il est un aristocrate du travail, doublement fier d'être un travailleur et d'être un chrétien.

\* \* \*

Il serait oiseux, après cela, de définir le rôle de la J. O. C. agissant en corps. Jalouse de son autonomie, respectueuse de celle de tous les organismes ouvriers, orientant ses membres vers les associations d'adultes, la J. O. C. peut exercer sur le monde patronal, sur la communauté ouvrière, sur l'opinion publique et par elle sur les pouvoirs publics, une influence profonde et décisive.

La voix des jeunes ne se laisse pas facilement étouffer. Ils forment un concert puissant d'où s'éleveront des accents qui retentiront dans les consciences réveillées des patrons et jusque dans les enceintes législatives.

Le droit à l'honneur, à la sauvegarde des mœurs, le droit à la dignité de la vie chrétienne, le droit de l'âme rachetée par le Christ, la J. O. C. ne l'abdiquera jamais, elle le revendiquera dans ses semaines d'études, ses congrès, son bulletin, ses publications, par toutes les trompettes de la renommée. Elle le revendiquerait par l'effusion de son sang, s'il le fallait.

La Semaine qui va s'ouvrir sera une manifestation éclatante de l'esprit qui l'anime. On y verra plus de trois cents jeunes ouvriers, chacun délégué par son cercle ou sa section, s'appliquer pendant trois jours à l'étude du redoutable problème de la moralisation de l'ouvrier. Ils se pencheront sur la situation présente, l'exploreront dans ses profondeurs, ils ne quitteront le cénacle, où ils vont s'enfermer, que pour se livrer à l'action avec plus de lumières et d'ardeur.

Ils étudieront les causes du fléchissement moral, les causes économiques avec le R. P. ARENDT, S. J., les causes politiques, avec M. l'AVOCAT DEPRESSEUX, échevin de Liège; la propagande socialiste, la cause la plus meurtrière, avec M. l'AVOCAT BODART, de Marchienne-au-Pont.

Le mal reconnu et scruté, ils poseront sur leurs vraies bases les principes du relèvement: appréciant la valeur rénovatrice de la morale catholique et analysant les conditions de la famille catholique, sous la direction du R. P. Arendt, se rendant compte, sous celle de M. l'ABBÉ LECLERCO, professeur à Saint-Louis, des plaisirs raisonnables, question d'intérêt si actuel.

Après ces travaux préliminaires, pénétrant au cœur même du problème, ils apporteront toute leur attention à la formation morale par l'effort de la J. O. C., dont leur parlera M. l'ABBÉ CARDOLLE, professeur au séminaire de Liège; à l'exposé de M. PAUWELS, secrétaire général de la C. S. C. B., sur la conscience professionnelle et à celui de M. TONNET, président général de la J. O. C., sur l'éducation physique et les sports.

Enfin, les conclusions d'ordre pratique seront orientées par les leçons sur l'entraide morale des Jocistes par LOUIS DEREAU, sur l'action moralisatrice de la J. O. C. au dehors, par JACQUES MEERT, et surtout par la leçon si autorisée que fera M. G. HOVOIS, le distingué président de l'A. C. J. B., pour répondre à cette question: Comment l'A. C. J. B. aidera la J. O. C. dans ses efforts pour le relèvement moral de la classe ouvrière?

Un hommage sera rendu à saint Louis de Gonzague, patron de la jeunesse, par M. l'ABBÉ CARDYN.

S. G. MGR VAN ROEY a voulu couronner lui-même la Semaine d'Etudes en prenant la parole à l'assemblée générale de clôture. Nous nous réjouissons pour la J. O. C. de l'honneur que lui fait le nouvel Archevêque, et du fruit que portera dans tous les esprits et dans tous les cœurs cette parole de haute sagesse et de puissant encouragement.

J. SCHYRGENS.

Toute demande de changement d'adresse  
doit être accompagnée d'un franc  
en timbres-poste.

## DANEMARK

### A propos de ses frontières

*D'après un article de M<sup>me</sup> Marguerite Coote : Le Danemark et ses frontières dans The English Review de juin 1926.*

L'histoire du Danemark a été celle de ses guerres dix siècles durant. Ironie du sort : ce pays voit aujourd'hui des tempêtes venir le poursuivre jusque dans le port où il a trouvé refuge, et ce, à la suite d'une guerre à laquelle il n'avait pas participé.

On entend peu parler de l'histoire des « minorités » du Danemark ; les difficultés n'en sont pas moins aiguës, ni les disputes moins âpres. Le traité de Versailles avait rendu au Danemark les territoires perdus en 1863. Dans sa sage modération, le peuple danois n'a demandé à récupérer que ce qui désirait revenir sous la domination danoise. Une majorité de 75 % fit connaître les vœux de la population de la façon la plus précise. Un tableau du château royal de Frederiksborg représente Chrétien X à cheval traversant la frontière ; les maisons sont pavoisées, l'enthousiasme déborde. Approchant de l'arc de triomphe le Roi se baisse, saisit une petite fille se trouvant dans la foule et la met en selle devant lui. Inspiration heureuse : la foule y vit un heureux présage, le souverain protégeant son nouveau peuple avec la même tendresse que l'enfant et lui demandant la même confiance en retour.

Mais ce ne sont pas les tableaux qui règlent les problèmes d'ordre international, et le nouveau tracé établi, des difficultés surgirent qui ne laissent entrevoir une solution qu'aujourd'hui. Les concessions dans le domaine de l'instruction primaire récemment accordées par l'Allemagne constituent un progrès sérieux dans la voie d'un règlement. Ces concessions visant la minorité danoise des territoires restés allemands sont de nature libérale et démontrent que l'Allemagne a enfin reconnu l'équité du traitement dont la minorité allemande est l'objet dans le Slesvig danois. Le Danemark a ici montré l'exemple aux autres nations qui comptent des minorités nationales dans leur sein. Le Danemark a reconnu que bien que les trois quarts de la population se fussent prononcés pour le retour au Danemark, une certaine partie devait rester allemande de cœur. A un certain moment, les difficultés paraissaient graves, une intense propagande allemande s'exerçait, et il était évident que le Reich était décidé à recouvrer d'une façon ou d'une autre ses provinces perdues. Le Danemark comprit qu'en faisant de vastes concessions à la minorité allemande, il contribuerait à sa propre puissance. Il accorda à tous les citoyens de l'Etat danois, outre la liberté religieuse, celle de l'enseignement. Ses nouveaux citoyens se virent octroyer la liberté de la presse, la liberté d'association et de réunion.

Mais le Danemark est resté inébranlable dans son attitude à l'égard des prétentions allemandes demandant un traité assurant la mutualité des droits. Il est chez les Danois de politique traditionnelle de résister à toute immixtion étrangère ; et ils se rendirent compte qu'un pareil traité ne ferait que rendre les relations plus tendues. Le Reich a fini par s'accommoder de la situation. Peut-être désirait-il apparaître comme l'Etat modèle dans toutes les questions ayant trait aux « minorités » qui se trouvent à l'intérieur de ses frontières. Quoiqu'il en soit, le règlement à l'amiable de cette affaire n'en est pas moins encourageant.

En ce qui concerne la S. D. N., le Danemark en a été un membre dévoué et énergique dès le début. Il a accepté pour une période de cinq ans la clause en vertu de laquelle la juridiction de la Cour permanente de La Haye est reconnue obligatoire. En ce qui concerne l'élargissement projeté du Conseil de la S. D. N., il s'est rallié au point de vue suédois.

Des liens très étroits existent entre le Danemark et la Grande-Bretagne. Les deux sont des nations de navigateurs, les deux portent dans leur cœur des traditions séculaires de lutttes contre les tempêtes et les mers déchaînées. Le marin danois descend en ligne droite des Vikings, et le peuple danois est toujours, dans ce domaine, à la tête du progrès. Les bâtiments à moteur au pétrole sont une invention danoise, et on les rencontre aujourd'hui battant pavillon danois sur toutes les mers. Notons que le drapeau national est, dit-on, le plus ancien du monde : il serait tombé du ciel, en 1215, en pleine bataille de Réval entre Danois et Esthoniens. Valdemar le Victorieux rapporta la *Dannebrog* — croix blanche sur champ rouge — à la tête de son armée triomphante.

Copenhague avec ses 700 mille habitants est la clé de la Baltique. Ses docks regorgent d'activité — et sont, en même temps, d'une propreté immaculée. Ils rappellent plutôt une scène de théâtre ou un panorama d'exposition. Tout est dans un ordre parfait, la vue est le seul sens affecté ; et les décors sont inoubliables.

La bonne humeur : voilà ce qui paraît au Danemark le trait distinctif. Bien que la guerre n'ait pas été sans y provoquer de pénibles répercussions, rien ne semble pouvoir réellement déprimer les Danois. Il est quelque peu étrange de voir cet optimisme à côté d'un robuste bon sens.

Tel est le Danemark, que ce soit dans la rade de Copenhague ou dans ces plaines du Jutland conquises sur la mer où le fermier danois nous montre des exemples d'ingéniosité et « d'efficience » qu'on ferait bien d'imiter ailleurs.

## NORVÈGE

### Le catholicisme norvégien.

Un catholique norvégien écrit d'Oslo à la *Germania* que si les catholiques, si peu nombreux, de ce pays envisagent l'avenir avec confiance, cet optimisme tient à ce que la période la plus prospère de l'histoire de Norvège a coïncidé avec l'épanouissement du catholicisme. Le royaume fut grand et heureux aussi longtemps que l'Eglise catholique y prospéra. La foi catholique expulsée du pays, la Norvège déchu de son niveau culturel fort élevé ne devint que l'ombre d'elle-même.

Ce fut Olav le Saint, fils d'Harold, qui convertit au christianisme la Norvège et ce fut dans la religion catholique qu'il puisa l'énergie dont il avait besoin.

Sous l'influence du christianisme catholique, on vit les mœurs s'adoucir, la mentalité sauvage des habitants prendre un caractère moins âpre, l'ancienne et rude langue norvégienne elle-même — le *Norrønemaal* — s'assouplir. La mort de saint Olav à Stiklad (1030) coïncidait avec la faillite définitive des dernières résistances que rencontrait l'Évangile.

C'est ici le commencement d'une nouvelle ère dans l'histoire de la Norvège, ère de grandeur et de félicité qui se prolongea jusqu'au milieu du XV<sup>e</sup> siècle. Ère des vieux rois de Norvège. Époque où le peuple possédait le pouvoir législatif et le pouvoir judiciaire ; où florissait une culture profondément originale qui survit encore chez les agriculteurs norvégiens. Alors que partout ailleurs on écrivait les livres en latin, on se servait à cet effet en Norvège du *Norrønemaal*. C'est à cette époque que remontent les sagas norvégiennes et islandaises et le nom de la Norvège était connu au loin. Citons Ganger Rolv (Rolon), le fondateur du duché de Normandie, en France, et le roi Sigurd, qui se rendait en Terre-Sainte avec 10 mille hommes.

C'est en 1157 que fut achevé l'édifice hiérarchique dont les bases avaient été jetées par saint Olav et Olav Trygvason.

Le cardinal anglais Nicolas Brekspere (plus tard Adrien IV) arriva à cette date en Norvège en qualité de légat pontifical et fonda dans l'antique Nidaros (Trondhjem) un archevêché, centre ecclésiastique du pays. Dix évêques en dépendaient : quatre en Norvège (Oslo, Hamar, Bergen et Stavanger) et six en dehors (Islande, Groenland, îles Féroé, îles Orkney, îles Hébrides).

Les siècles s'écoulèrent. La Réforme vint. Le peuple norvégien se défendit longtemps, mais le Danemark triompha. Des lois draconniennes chassèrent la religion catholique du pays. Le séjour y fut interdit aux prêtres sous peine de mort. Tous ceux qui revenaient à la foi de leurs ancêtres étaient passibles de la peine capitale. Dans ces conditions, l'Eglise catholique ne pouvait rien pour reconquérir le pays.

Ce ne fut qu'en 1845 que ceux qui n'adhéraient pas à la religion d'Etat se virent octroyer la liberté religieuse. Deux ans plus tôt, un édit royal avait autorisé un groupe de catholiques étrangers à former une communauté. En 1856, l'église de Saint-Olav était inaugurée à Oslo : elle avait été érigée par des rédemptoristes autrichiens. En 1858, une seconde communauté était fondée à Bergen,

Christofer Halfeldt, Norvégien converti, y eut le premier, charge d'âmes. Un autre converti, le P. Stub, Barnabite, fonda à Bergen l'église Saint-Paul, la plus belle et la plus grandiose église catholique du pays.

Entretiens était fondée, en 1855, la mission du Pôle Nord qui embrassait :

La Suède et la Norvège septentrionales;

La Laponie russe;

L'Islande;

Les îles Féroé;

Le Groenland;

Le Nord du Canada.

Cette mission eut pour premier chef un Russe converti (Djunkowski), puis le Français Bernard.

Quelques années plus tard, la Norvège méridionale était détachée « ecclésiastiquement » de la Suède et tout le pays formait une Préfecture apostolique.

En 1880, Mgr Bernard ouvrait un séminaire de prêtres à Trondhjem. Lorsqu'il se retirait sept ans plus tard, il laissait en Norvège huit stations de missions, six églises, trois chapelles et vingt et une cures. Son successeur, le Luxembourgeois Mgr Fallize marcha avec énergie sur ses traces. Il fut nommé évêque en 1892 et s'est retiré à son tour en 1921. Son successeur est Mgr J. Smit.

Le nombre des catholiques est à l'heure actuelle de 2,700; celui des stations de dix-neuf, des prêtres de trente-deux. Six congrégations de femmes dirigent seize hôpitaux et douze écoles.

## ARMÉNIE

### Les réfugiés arméniens

M. Henni Forchhammer, délégué du gouvernement danois à la S. D. N., retour du Proche-Orient, publie dans la *Frankfurter Zeitung* au sujet de l'assistance aux réfugiés arméniens l'article suivant :

Avant la guerre, au cours de laquelle les Arméniens ont souffert plus que tout autre peuple, il existait près de 3 millions d'Arméniens dont la majorité habitait la Turquie. Un million de ces derniers furent massacrés ou périrent au cours des déportations. Un petit nombre d'Arméniens habitent aujourd'hui l'Arménie soviétique (capitale Eriwan), le reste est dispersé à travers le monde. La patrie que les Grandes Puissances leur avaient tant de fois promise n'existe que dans leurs rêves.

Nonante mille Arméniens résident provisoirement en Syrie. Ce pays n'ayant que 2,500 mille habitants éprouve à les entretenir de notables difficultés, étant donné surtout qu'ils sont en majeure partie concentrés dans les villes où la situation économique est difficile. La séparation de la Syrie d'avec la Turquie a enlevé au premier de ces pays certaines sources de revenus. Rien d'étonnant dès lors que la population autochtone (arabe) accueille parfois les réfugiés sans bienveillance.

Lors des troubles récents de Damas, beaucoup d'Arméniens ont souffert, certains ont été tués, d'autres se sont enfuis à Beyrouth. Alep n'a pas été touché par les troubles.

La destinée des milliers de femmes et d'enfants arméniens emmenés de leur pays durant la Guerre et forcés à vivre parmi les Musulmans dans des conditions parfois pires que l'esclavage préoccupa la S. D. N. dès la première assemblée (1920). La Danoise Karen Jeppe qui aujourd'hui semble tenir en mains la solution de toute la question des réfugiés de Syrie fut alors incluse dans l'organisme qui émana de ces délibérations.

Directrice d'une maison pour enfants à Ourfa (Mésopotamie), fondée par le docteur Lepsius, l'ami des Arméniens récemment décédé, elle connaissait la situation en Arménie dès l'époque d'avant-guerre. Nommée, en 1921, commissaire de la S. D. N., elle se fixa à Alep, où elle est toujours. Elle commença par y fonder une maison de refuge pour les Arméniennes et les enfants arméniens fuyant leurs maîtres turcs.

Un millier a été rendu à la liberté en quatre ans, et il en arrive toujours qui ont à surmonter les plus grands dangers.

Karen Jeppe a érigé, à cet effet, sur les limites du district dont elle a la surveillance des « stations » où des agents spéciaux donnent leurs soins aux réfugiés. Plusieurs de ces stations sont tout près de la frontière turque.

Arrivés à Alep les réfugiés (que la vermine dévore!) sont tout d'abord menés au bain, puis habillés de vêtements neufs. Puis, on les photographie et on dresse leur *curriculum vitae*. Beaucoup sont malades; certains portent des brûlures sur le corps; tous sont soignés; bien peu sont morts au cours de ces dernières années.

Aussitôt qu'un réfugié a été recueilli, tout est mis en œuvre pour retrouver sa parenté. Parfois, on y réussit très vite; d'autres fois, le réfugié doit rester longtemps dans l'asile avant qu'il soit établi s'il a ou non des parents en vie.

Beaucoup de femmes et de jeunes filles sont tatouées sur le visage, le cou, les mains et les pieds: ce sont celles qui ont été aux mains des Arabes et des Kurdes, le tatouage n'étant pas dans les mœurs turques. Beaucoup tâchent de faire disparaître ces tatouages: il y en a dont le visage se couvre de blessures en conséquence, ce qui ne vaut guère mieux. Ces jeunes filles se marient assez facilement, et il en est qui sont à l'heure qu'il est d'heureuses épouses et mères.

De 20 à 25 % des réfugiés ne retrouvent pas leurs familles. A ceux-là on fait apprendre un métier quelconque. A cet effet, M<sup>me</sup> Jeppe a fait revivre une industrie nationale qui périssait et que les Arméniennes apprennent avec une rapidité étonnante: l'industrie des broderies artistiques. Plusieurs centaines de réfugiées gagnent à l'heure actuelle leur vie de cette façon.

Il y a parmi les réfugiés beaucoup d'adolescents. Tous et toutes s'évertuent de leur mieux pour apprendre quelque métier au plus vite. Deux heures par jour sont consacrés à l'enseignement qui est donné aux enfants comme aux adultes. Parmi ces derniers beaucoup étaient des enfants au moment des déportations et ne parlaient pas arménien en arrivant à Alep, mais alertes et intelligents ils l'apprennent très vite.

L'an dernier, la S. D. N. a contribué par 45 mille francs-or à l'œuvre d'assistance aux réfugiés arméniens. Des dons affluent de bien d'autres côtés encore, surtout d'Angleterre; ces temps derniers, d'Allemagne aussi.

Le camp des réfugiés qui loge 17 mille hommes est une véritable ville; il est tout proche d'Alep. Inutile de dire que l'« architecture » en est plus que disparate. Tant que le temps est beau, on n'y vit pas trop mal, mais ni les vêtements, ni les lits n'y séchent jamais lors de la saison des pluies.

Le chômage en Syrie était pire que jamais l'hiver dernier. M<sup>me</sup> Jeppe a en conséquence servi des repas à 700-800 enfants plusieurs mois durant. Ces enfants ont l'air étonnamment propres et bien tenus. Du reste, dans le camp lui-même tout est pauvre, mais propre. En maints endroits, on trouve des puits que les réfugiés se sont creusés: l'eau ne manque dès lors pas. Parfois, on se heurte — spectacle émouvant — à de petits jardins. Absence complète de mendians, vieux ou jeunes. On reste pénétré d'admiration devant ces hommes qui ont tant souffert.

Un atelier de tissage a été organisé. En ce moment, à l'époque de la moisson, le travail ne manque pas, mais en hiver la situation sera de nouveau mauvaise. Il serait désirable que d'ici-là on put envoyer plus de monde dans les colonies agricoles.

Au milieu de leurs préoccupations quotidiennes, les Arméniens n'ont garde de négliger les valeurs spirituelles. Il y a dans le camp plusieurs écoles; il y a aussi une église restée inachevée faute de ressources, mais où les offices sont quand même célébrés.

Les unions arméniennes sont bien organisées et d'un grand secours aux réfugiés. Tous ceux qui sont originaires de la même ville ont leur union à eux et en font partie où qu'ils se trouvent. Toutes ces unions sont en relation entre elles et s'entraident en cas de besoin, procédant en particulier aux recherches nécessaires pour retrouver les familles des réfugiés, en quoi elles sont d'une immense utilité. Elles sont aussi venues en aide à leurs membres lors de la période de chômage qui, l'hiver dernier, a affligé la Syrie.

De nombreuses quittances nous sont revenues avec la mention « absent ». Nous prions nos abonnés de nous épargner de nouveaux frais et de nous faire parvenir le montant de leur abonnement.

Pour continuer à servir la revue à 25 francs, nous faisons des sacrifices financiers qui nous autorisent à demander à nos lecteurs de ne pas nous en imposer d'inutiles.

Le service de la revue sera supprimé aux abonnés qui tarderont à se mettre en règle avec notre administration.

## PERSE

### La situation intérieure

M. Léopold Weiss, revenu de puis peu de Perse, publie dans la *Frankfurter Zeitung*, un article consacré à Riza Chah et à l'insurrection persane.

Celle-ci a éclaté dans le Khorassan, habité par ces Turkmènes qui appartiennent aux éléments les plus turbulents de la Perse. Depuis des siècles ils s'attaquaient aux caravanes, leurs raids s'étendant parfois jusqu'aux portes mêmes de Téhéran; ils pillaient diverses localités, emmenant les habitants et les vendant comme esclaves à Merw et à Boukhara. Avec la conquête graduelle du Turkestan par la Russie, les Turkmènes de Perse perdirent le principal théâtre de leurs exploits; jamais cependant le sentiment de leur communauté de race n'a disparu chez les tribus turkmènes errant des deux côtés de la frontière russo-persane et la traversant souvent du reste.

Au cours de ces dernières années, la main de fer de Riza Khan semblait avoir mis une borne aux velléités guerrières des Turkmènes. Il ne pourrait cependant être question de leur entrée de plein gré dans le cadre d'un Etat moderne. Mais au début de 1925 la tentative du gouvernement de Téhéran de leur faire payer les impôts déclencha de véritables hostilités. Appuyés sur les Kurdes, descendants de ceux que le premier Chah Kadjare avait installés au Khorassan, les Turkmènes, bien armés et cavaliers émérites, tinrent avec succès tête aux troupes du gouvernement dans leurs montagnes, en quoi ils étaient sûrement aidés par leurs compatriotes de l'autre côté de la frontière. On a aussi prétendu, sans preuves directes à l'appui, il est vrai, que le mouvement avait été soutenu par les Soviétiques.

A la fin de 1925 les troupes gouvernementales réussirent à forcer Turkmènes et Kurdes à se soumettre et plusieurs de leurs chefs faits prisonniers furent publiquement suppliciés à Meched. Mais comme on demandait aux insurgés de livrer leurs armes, on se heurta à de nouvelles difficultés. Il semble bien que les armes n'aient pas été rendues; les Turkmènes déclarèrent que leurs chefs exécutés avaient été livrés en qualités d'otages, non autrement, reprochèrent au gouvernement persan leur mise à mort comme un manquement à la parole donnée et se préparèrent en silence à de nouveaux combats.

A l'heure actuelle, la lutte a repris au Khorassan: seulement la situation est devenue plus sérieuse. Le mouvement turkmène a de profondes répercussions dans d'autres parties de la Perse, notamment dans l'Azerbeïdjan. Les garnisons de Boudehnourd et de Chirvan se sont jointes aux insurgés.

La clé de ces événements doit être cherchée dans la personnalité du nouveau Chah.

Ce personnage n'a paru à l'horizon qu'en 1918 et est devenu de simple soldat « Roi des Rois », après avoir été général, ministre de la guerre et président du Conseil. Ses qualités marquantes ne font pas de doute. Aussi le peuple persan, chez qui le culte des héros est particulièrement développé, le porta-t-il aux nues tout d'abord. L'ayant connu de plus près il fallut déchanter. Etant donné que le privilège de s'enrichir est reconnu en Orient à tous les potentats, le fait seul que, après avoir été un soldat sans le sou, Riza Khan est aujourd'hui un des hommes les plus fortunés de la Perse n'a pas trop choqué. Il y a pire: les bruits qui ont cours quant à ses relations intimes avec l'Angleterre.

Car les Persans n'ont pas encore oublié ce qui s'était passé en 1919. A cette date Wossouk-ed-Daouleh, le président du Conseil de ce temps-là, aurait fait de la Perse, de par un traité d'alliance, un Etat vassal de la Grande-Bretagne, sans l'opposition unanime du Parlement. Wossouk dut quitter le pays. Il est vrai, bien des choses ont changé depuis, et aujourd'hui la Grande-Bretagne semble tenir par-dessus tout à l'intégrité de la Perse, rempart de l'Inde du côté russe. Il n'en est pas moins vrai, que l'influence anglaise, détruite en 1919, a pris depuis, et grâce à Riza Khan, aujourd'hui Riza Chah, des proportions imposantes. Si la souveraineté politique du pays n'est pas menacée de façon directe, il n'en est pas de même de la liberté du développement économique de la Perse, lequel pourrait fort bien prendre une tournure faisant un jour ou l'autre de l'Empire des Cyrus et des Darius une dépendance de l'organisme britannique.

Il y a quelque dix-huit mois, toute l'activité de Riza était absorbée par les événements du Khouzistan et de Mohammérah, capitale de cette province du Sud-Ouest de la Perse. Le Cheikh de cette région se refusa à reconnaître la dictature de Riza et à payer les impôts, aussi le dictateur (il n'était pas encore Chah) se décida-t-il à faire la guerre à ce Chasal, ami intime de l'*Anglo-Persian Oil Company* qui possède dans ces parages de riches champs pétrolières. La Grande-Bretagne tenta d'arrêter le bras vengeur de Riza, mais celui-ci répondit que son prestige était en jeu. En fin de compte Chasal céda et paya — en livres sterling! Quant à Riza, il signa un accord secret étendant encore les privilèges de l'*Anglo-Persian*, et l'incident prit ainsi fin à la satisfaction générale.

L'anglophilie seule de Riza — qui, s'il l'avait voulu, aurait pu rendre son pays entièrement indépendant de toute emprise russe ou anglaise — n'aurait cependant pas suffi à elle seule à lui aliéner les sympathies des masses. Deux facteurs y ont surtout contribué: la façon violente avec laquelle Riza a écrasé toute opposition — dirigée surtout par des membres fort respectés du clergé musulman — et sa politique financière. Ici les responsabilités de Riza sont partagées au plus haut point par le docteur Millsbaugh, Américain, inspecteur général aux finances. Celui-ci a pu à peu près équilibrer le budget en écrasant la classe agricole d'impôts. 55 % des recettes sont employés à moderniser l'armée (tanks, etc.), les soldats restant jusqu'à huit mois — exception faite de deux grands centres — sans toucher leur solde. La gendarmerie persane, dont les mérites dans la suppression du banditisme sur les grandes artères sont incontestables, endure d'inimaginables privations.

D'autre part, le prélèvement de taxes sur les passagers et les marchandises, prélèvement qui alimentait sérieusement le Trésor persan a été supprimé il y a quelques mois, ce qui a tout l'air de servir, en première ligne, les intérêts commerciaux anglais dans le Sud et l'Ouest.

Responsable ou non, c'est Riza qui personnifie aujourd'hui pour les masses cet état de choses.

Autre cause de mécontentement: Wossouk-ed-Daouleh, exilé depuis 1919 et qui s'était fixé à Bagdad à la fin de 1925, a été rappelé par le nouveau Chah qui lui a offert le poste de ministre des Finances. C'est certainement un des hommes les plus intelligents de la Perse contemporaine, mais le souvenir du traité de 1919 jette une ombre sur lui — et sur celui qui est au-dessus de Wossouk.

Voilà l'explication des troubles persans d'aujourd'hui.

Riza Chah a certes fait beaucoup de bien à son pays. Mais il a aussi commis des fautes. Et celles-ci pèsent sur lui d'un poids d'autant plus lourd que l'affection des masses pour lui était plus forte au début.

## Catholiques Belges

ABONNEZ-VOUS à

**La revue catholique  
des idées et des faits**

la plus répandue,

la moins chère,

la mieux informée